

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

ÉDITION DE LA GUERRE

A nos petites Abonnées

La guerre nous a forcés, pendant quelque temps, d'arrêter la publication de votre journal.

Vous en avez été privées, puisque j'ai dans mon tiroir un gros paquet de lettres de mes petites amies me demandant pourquoi Ma Poupée n'arrivait plus. Pourquoi? mes chères petites, votre maman vous l'aura expliqué, car elle l'aura aisément compris. Pour faire un journal il faut du papier, une imprimerie. Tous les ouvriers étaient partis à la guerre, qui pouvait faire votre journal?

Aujourd'hui, on est arrivé, avec beaucoup d'efforts et de volonté, à s'organiser. A partir du 1^{er} janvier, vous recevrez tous les mois, comme d'habitude, Ma Poupée. Il aura moins de pages, naturellement, jusqu'à ce que la guerre soit finie. Ce sera un journal réduit, comme les circonstances le veulent, mais enfin, ce sera toujours votre journal. Pour remplacer les quatre numéros qui vous manquent, j'en ai fait un plus gros, qui a quarante pages. Conservez précieusement tous ces numéros, mes chères petites. Plus tard, quand vous serez grandes, et capables de comprendre quelle somme d'efforts et de volonté il a fallu pour les faire paraître en ces temps troublés, vous les regarderez avec émotion et vous les montrerez à vos petites filles, en leur racontant les jours terribles de la « grande guerre ».

Cousine CLAIRE.

OUVRAGES ANNEXÉS

Nos abonnées trouveront dans ce numéro deux ouvrages, pour les mois écoulés, jusqu'à la fin de l'année 1914. L'an prochain, [par contre, Cousine Claire leur promet de les gâter tout particulièrement. Celles d'entre elles dont l'abonnement se terminait en septembre ne trouveront qu'un seul ouvrage.

RENOUVELLEMENT DES ABONNEMENTS

Les petites filles dont l'abonnement se terminait en septembre peuvent renouveler leur abonnement du 1^{er} octobre. Elles recevront immédiatement l'ouvrage auquel elles ont droit.

Celles dont l'abonnement se termine en décembre peuvent renouveler leur abonnement à partir de janvier. Elles recevront le 1^{er} janvier leur premier numéro de 1915 avec un joli ouvrage pour les abonnées de l'Edition complète. En ajoutant 0 fr. 75 au prix de l'abonnement, elles recevront, en surprise, une très jolie prime.

Ayuntamiento de Madrid



CHÈRES PETITES LECTRICES,

Voilà quatre mois déjà que votre journal ne vous arrive plus. Votre grand ami vous a quittées, bien malgré lui, dans une heure tragique.

Aucune de vous ne l'a oubliée. C'était dans la première semaine des vacances. Vous étiez heureuses, tout vous souriait. Après une année de travail, vous aviez retrouvé la liberté des champs, les bois et la rivière, et la mer que vous aimez tant. Vous vous promettiez toutes les joies, et votre petite âme s'ouvrait toute grande au bonheur. Puis, un jour, vous avez vu autour de vous la consternation sur tous les visages. On répétait un mot qui vous faisait peur, mais dont vous ne compreniez pas encore toute l'horreur : « C'est la guerre ! »

Puis, votre papa, votre grand frère, vos oncles sont partis. Papa vous a serrées bien fort dans ses bras et vous a embrassées longuement. Pendant des jours et des jours, maman a pleuré..., votre petit cœur s'est serré dans l'angoisse d'un grand malheur, et toute votre belle joie d'enfant s'en est allée. Quelles tristes vacances, mes chéries ! Aujourd'hui, la vie, peu à peu, a repris son cours. Vous avez retrouvé vos livres et vos cahiers..., et c'est toujours la guerre !

Quand les lettres arrivent, de ceux qui sont là-bas, on vous les lit ; et les récits de ceux qui sont si braves, si pleins de bel entrain et de vaillance, remplissent votre petite âme d'enthousiasme, d'admiration et de fierté aussi. Quelle belle leçon vous recevez là, mes chères enfants, quel noble exemple, et comme vous apprenez, dans cet immense malheur, que le courage et la force d'âme sont les plus belles, les plus nécessaires des vertus. C'est par le courage de tous que votre beau pays sera sauvé des barbares qui voulaient sa perte.

Du courage, tout le monde peut et doit en montrer dans ces heures terribles : le soldat qui se bat sur le front ; les malheureux exilés que la guerre a ruinés, dont la maison est brûlée, et qui ne possèdent plus rien ; les femmes dont le mari, les fils sont partis et qui tremblent pour eux, et les petites filles aussi ! Comment les petites filles peuvent-elles prendre leur part du courage de tous ? Vous vous en doutez bien, et je ne fais que vous répéter ce que vous savez bien. Elles seront pour leur maman la consolation et le réconfort ; elles s'efforceront de lui éviter toute peine, tout chagrin par leur faute. Elles seront douces et caressantes, et leur chaude tendresse tâchera de remplacer, pour la pauvre maman, les tendresses absentes. Elles auront bien soin d'elle, elles seront toujours d'humeur égale et gaie, et si maman, grâce à elles, a souri, quelle belle récompense ! Voilà comment les petites filles pourront se montrer braves, elles aussi, tout comme les grandes personnes.

Vous allez retrouver votre journal, votre ami, qui vous fera travailler, car il faut que tout le monde travaille, maintenant, pour être utile à soi-même et aux autres. Le temps n'est pas au plaisir, aux distractions. Tout le monde est sérieux et grave, même les petites filles. Quand elles rentreront du cours, bien sagement elles s'assièront à côté de maman et travailleront comme elle. Elles tricoteront pour les soldats, et quand elles auront longtemps manié les aiguilles et la laine souple et chaude, maman leur permettra un petit ouvrage de broderie qui les amusera et les récompensera... A l'œuvre donc, mes chères petites, travaillez bien, montrez-vous dignes d'être de braves petites Françaises.

Cousine CLAIRE.

DES JOUETS

POUR LES PETITES RÉFUGIÉES



Vous savez, mes chères enfants, que la Belgique et certains départements français sont, en ce moment, bien malheureux. Les villes sont envahies, les villages détruits, les maisons brûlées, les campagnes dévastées. Les familles ont dû tout quitter, emportant à peine un petit paquet de vêtements; elles ont fui, les mamans traînant les enfants. Que de malheurs, mes petites, quelle détresse! Imaginez que vous soyez arrachées à tout ce que vous aimez, à votre maison, à votre petite chambre, obligées de tout laisser, vos jouets, votre chère Frisette, et vous comprendrez combien sont à plaindre toutes ces petites filles, réfugiées dans les villes du centre et du midi de la France ou d'Angleterre. Vous savez qu'on les aide beaucoup, on les met à l'abri, on leur donne à manger et à boire, on leur donne même des vêtements, mais on ne peut pas leur donner de jouets, vous le comprenez bien, et une petite fille sans sa poupée est bien malheureuse. Aussi, mes chères petites, je fais appel à votre bon cœur pour donner de la joie à ces enfants qui n'en ont plus.

Passez en revue tous vos jouets, choisissez-en quelques-uns dont vous ferez volontiers, et de grand cœur, le sacrifice et si vous ne connaissez pas de petits réfugiés à qui les offrir, demandez à votre maman la permission de m'en faire un envoi. Je réunirai tout ce que mes jeunes abonnées m'auront envoyé et je porterai tous ces trésors, en leur nom, à des petites filles belges qui se trouvent à Paris. Vous jugez si je serai bien accueillie! Je vous raconterai leur joie et cela vous récompensera, au centuple, de ce que vous aurez fait pour elles.

Moi-même, mes petites amies, je vous dirai un grand merci, car ces pauvres petites Belges sont mes compatriotes, et je serai heureuse de toute la joie que vous leur donnerez.

Laure TEDESCO.

P.S. — Les envois seront adressés à Mme Laure Tedesco, 39, boulevard Raspail, Paris. Inutile de dire qu'on peut y ajouter des vêtements, des lainages, voire même des bonbons... Les petites réfugiées en ont, depuis longtemps, perdu l'habitude...

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

CADRE

Fournitures jointes à ce numéro : Moire dessinée, échantillonnage, simili-soie luciole MFA, rococo.

La décoration qui entoure l'ovale de ce petit cadre est à la fois très délicate et parfaitement facile à faire.

Je l'ai choisie tout exprès ainsi, afin de permettre à vos jeunes doigts, encore inhabiles, d'obtenir un joli travail.

J'ai pensé aussi que vous étiez, en ce moment, fort occupées à tricoter pour nos vaillants soldats; il fallait donc trouver en même temps un petit bibelot qui ne vous absorbe pas trop.

Tout d'abord, vous aurez à exécuter le petit quadrillé qui se trouve tout autour de l'ovale; il se fait à l'aide de points lancés, en simili-soie or pâle; partout où deux fils se croisent, vous ferez une petite croix de même couleur, mais plus foncée.

Le quadrillé est limité par une fine guirlande faite

en rococo vert; la tige est exécutée au point de tige en simili vert.

Les rosaces qui sont semées tout autour sont composées d'une série de rayons faits d'un point lancé en simili rose terminé par un point de nœud, toujours simili-plat rose moyen. Le centre est brodé au passé plat en rose foncé.

Quelques-unes d'entre vous auront sans doute près d'elles une grande sœur qui pourra se charger du montage de la broderie; en tout cas, si vous êtes embarrassées, je puis m'en charger à un prix très raisonnable.

Vous pouvez aussi utiliser cette broderie pour une pelote en mettant une petite gravure au milieu.

Vous la garniriez alors

C. C.



TAPIS

Fournitures jointes à ce numéro : Toile dessinée, échantillonnage, simili-plat M. F. A.

Ce sera, je crois, un réel amusement pour vous que de broder le petit sujet qui compose l'ornementation de ce tapis.

Il est très drôle, en effet, ce petit « baby », qui,

bien sagement assis, s'évertue à former de belles bulles de savon.

Toute la broderie de cette composition demande à être exécutée légèrement.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).

Vous n'aurez donc à utiliser que du point de tige ou du point lancé; de ci, de là, un peu de passé plat pour accentuer. Tout cela, nous l'avons appris souvent ensemble et vous êtes devenues très expertes dans l'exécution de ces points.

C'est le nuancage qui demandera le plus d'attention, et cela je ne puis que le confier au bon goût de chacune.

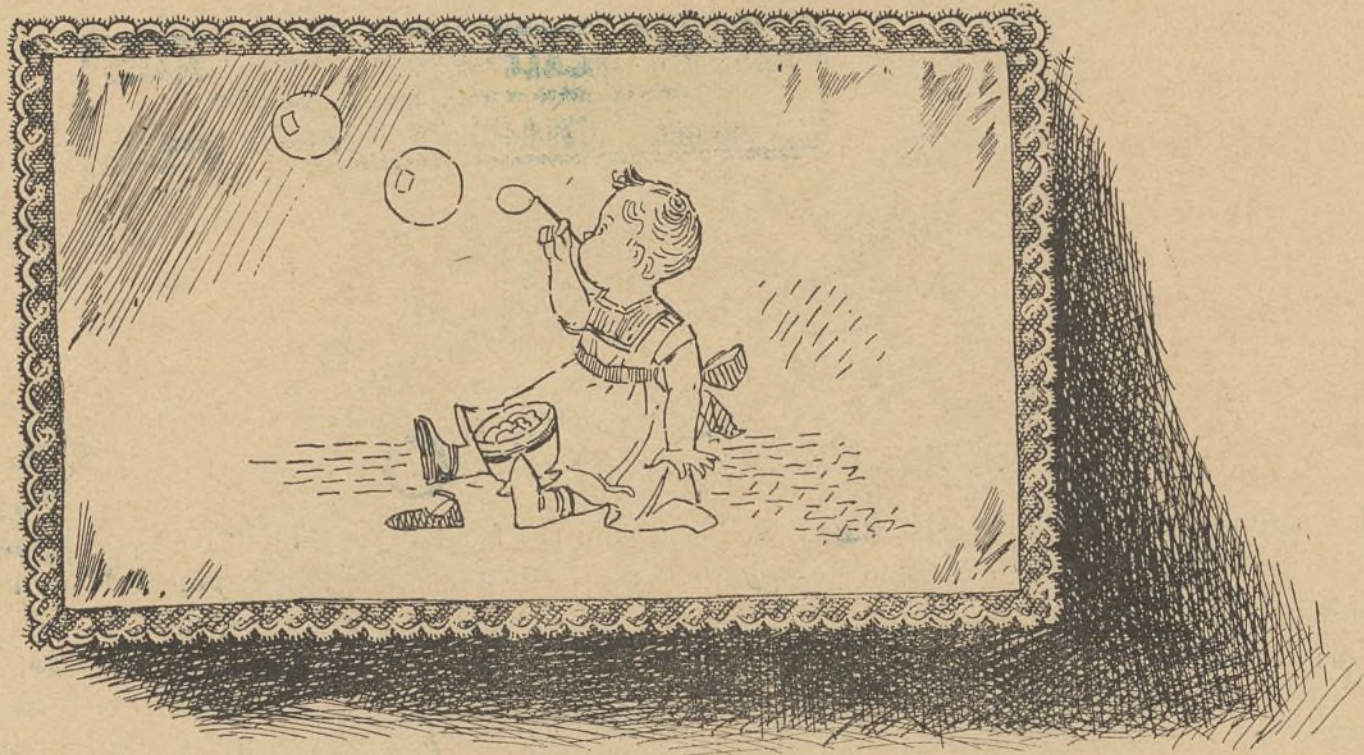
Bon nombre d'entre vous se sont déjà exercées à

ainsi que les bas, seront brodés de même teinte que la robe, mélangée d'un peu de blanc.

Le récipient qui contient l'eau savonneuse est supposé être en terre brune.

Vous ferez tous les contours au point de tige en simili-marron; une ligne, au passé plat de même teinte, dessinera le bord.

Quant à l'eau et aux bulles, afin de leur donner un peu de réalité, je vous conseille de les représenter



colorier de petits dessins. Pour cette fois, vous remplacerez les crayons pastel par les cotons que vous recevrez.

Je conseille de faire la petite robe et la ceinture en bleu.

Pour les contours, vous emploierez le point de tige; pour indiquer les plis du tissu, vous emploierez le point lancé. Naturellement, la ceinture sera faite en un ton plus soutenu, afin de mieux se détacher.

Le visage, les petits bras seront faits également au point de tige en un rose pâle.

Comme notre bébé est blond, nous ferons ses cheveux en or très pâle.

Pour mieux représenter les chaussons, vous ferez un quadrillé, comme l'indique la gravure. Ceux-ci,

au point de tige en gris très pâle, blanc, relevé de rose pâle.

Les trois tons combinés donneront l'apparence de la teinte irisée que prennent les bulles en s'envolant.

Le menu brin de paille qui sert à les former sera exécuté or très pâle.

Enfin, il nous reste à représenter le dallage sur lequel s'est installé notre petit personnage.

Pour le représenter, il vous suffira de faire une série de lignes entre-croisées, exécutées au point de tige en simili-gris de deux tons.

Voilà notre petit tableau terminé. Il ne s'agit plus maintenant que de le repasser soigneusement et de l'entourer d'une petite dentelle de fil cousue bien d'aplomb, en un surjet régulier et fin.

C. C.



OUVRAGES DIVERS



Pour nos soldats d'abord...

Jamais les petites élèves de tante Patience ne se sont montrées aussi empressées. Têtes blondes et brunes se pressent autour d'elle; tous les yeux, bleus ou noirs, sont levés vers la bonne tante aimée.

L'impatience se lit sur tous les visages. Jamais on n'a été aussi tranquille, aussi sage. C'est qu'aujourd'hui, ce n'est pas un jour de leçon ordinaire; on n'apprendra pas à faire de la broderie rococo ou de la broderie anglaise. Aujourd'hui, on va apprendre à tricoter pour les soldats! Comment les petites filles ne seraient-elles pas toutes fières et pénétrées de l'importance de cette nouvelle mission!

Il fait froid, à Paris. Tout à l'heure, les petites filles sont arrivées tout emmitoufflées dans leurs chauds manteaux de laine; elles avaient une douillette fourrure autour du cou; leurs petites menottes étaient enfouies dans de bons gants de laine. Et elles étaient contentes de trouver, dans la cheminée de tante Patience, une belle bûche flambante; et ce soir, après dîner, elles se glisseront avec délices dans le petit lit bien chaud, sous les bonnes couvertures de laine.

S'il fait froid à Paris, il fait bien plus froid encore, en pleine campagne, dans les bois dépouillés, dans les tranchées humides, et là-bas, tout au nord, sur la neige, dans les plaines de la Flandre. Pauvres braves soldats! C'est pour vous, mes chéries, qu'ils souffrent tout cela, pour que vous gardiez votre maison, votre jardin; pour que la jolie ville, dans laquelle vous vivez, conserve sa belle église et ses monuments, votre village, ses belles fermes.

Puisqu'ils souffrent pour vous, il faut travailler pour eux, beaucoup. Votre maman leur fait des passe-montagnes, des gilets, des chaussettes. Cela est un peu difficile pour vos petits doigts novices. Tante Patience va vous apprendre à faire de bonnes manchettes qui empêcheront le vent froid de souffler dans les manches et de glacer les bras; de bons cache-nez qui protégeront le cou; de bonnes ceintures chaudes, d'autres choses encore. Quel plus beau travail pourraient faire les petites filles? Vite, à l'œuvre! Tante Patience est toute prête, pressez-vous autour d'elle, regardez bien, écoutez bien, la belle leçon commence!

Chaque fillette a reçu, en arrivant,



Fig. 1. — Manchette au tricot.
Laine : 50 gr., aiguilles n° 7.

une grosse pelote de laine grise et un jeu d'aiguilles.

— De la laine grise, tante Patience, c'est vilain ! C'est triste, cette couleur ! Le bleu ciel ou le rose serait bien plus joli.

Vous pensez quelle explosion de rire accueillit cette remarque saugrenue de Benjamine.

— Tu es folle, Benjamine ! Vois-tu les soldats dans un capuchon rose ! Comme une dragée ou un fondant !

Et tout le monde de rire ! La pauvre Benjamine, toute dépitée, est devenue rouge jusqu'au bout de ses petites oreilles, et ses yeux de pervenche sont tout humides.

Tante Patience a pitié de la détresse de ce bon petit cœur, qui voulait que « ce fût plus joli » pour les braves soldats. Elle prend la petite dans ses bras, l'embrasse sur les deux joues et lui dit doucement :

— Tu as raison, Benjamine, rien n'est trop beau pour les soldats. Mais il vaut mieux que cela soit solide, et pratique, et peu salissant. Le gris est une bonne couleur, et cela leur fera bien plus de plaisir que du rose.

Benjamine, toute consolée, retourne à sa place, et tante Patience commence :

— Sur une de vos aiguilles, montez 20 points ; sur la 2^e aiguille, encore 20 points ; sur la 3^e, 24 points.

Ici, tante Patience doit aider les plus jeunes qui n'ont pas encore tricoté.

— Maman vous montera vos points, mes petites amies lointaines, car cela est un peu difficile.

Commencez maintenant à tricoter en reprenant avec la 3^e aiguille le 1^{er} point de la 1^{re} aiguille pour former un rond.

Faites 2 points à l'endroit, puis 2 points à l'envers et ainsi de suite jusqu'au bout du tour. Après

ce 1^{er} tour, faites-en un 2^e, puis un 3^e, puis un 4^e, toujours 2 points à l'endroit, 2 points à l'envers, et, peu à peu, vous verrez se former les jolies petites côtes que vous distinguez sur la gravure. Les points à l'endroit sont en avant, les points à l'envers sont en retrait.

Continuez ainsi jusqu'à ce que vous ayez 90 tours, cela donnera de bonnes et longues manchettes qui couvriront tout le poignet.

Arrivées au dernier tour, vous allez terminer l'ouvrage. Voici comment vous vous y prendrez. Prenez un point sans le tricoter ; tricotez le point suivant (à l'endroit), glissez la pointe de l'aiguille gauche sous le point non tricoté, soulevez-le et passez-le par dessus le point tricoté, cela vous donnera 1 seul point au lieu de 2 ; tricotez à l'endroit le point suivant, passez le point précédent par dessus, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne vous reste qu'un seul point sur l'aiguille. Arrêtez le fil.

Et voilà les manchettes terminées, mes chères petites !

Pendant que les petites filles travaillent, tante Patience leur raconte des histoires. Et quelles belles histoires ! comme jamais encore elles n'en ont entendu, des

histoires *vraies arrivées*, non pas des histoires de livres. — On y voit des soldats valeureux qui font des prouesses, des petits garçons de seize ans qui sont des héros, et tant d'autres choses encore qui font battre les petits cœurs plus vite. Et, au plus fort du récit, les aiguilles s'arrêtent, le tricot tombe sur les genoux, les petites frimousses se lèvent vers tante Patience, tout animées et roses d'émotion contenue.

Autre chose maintenant ! Nous allons faire un travail un peu plus difficile. Nous allons prendre

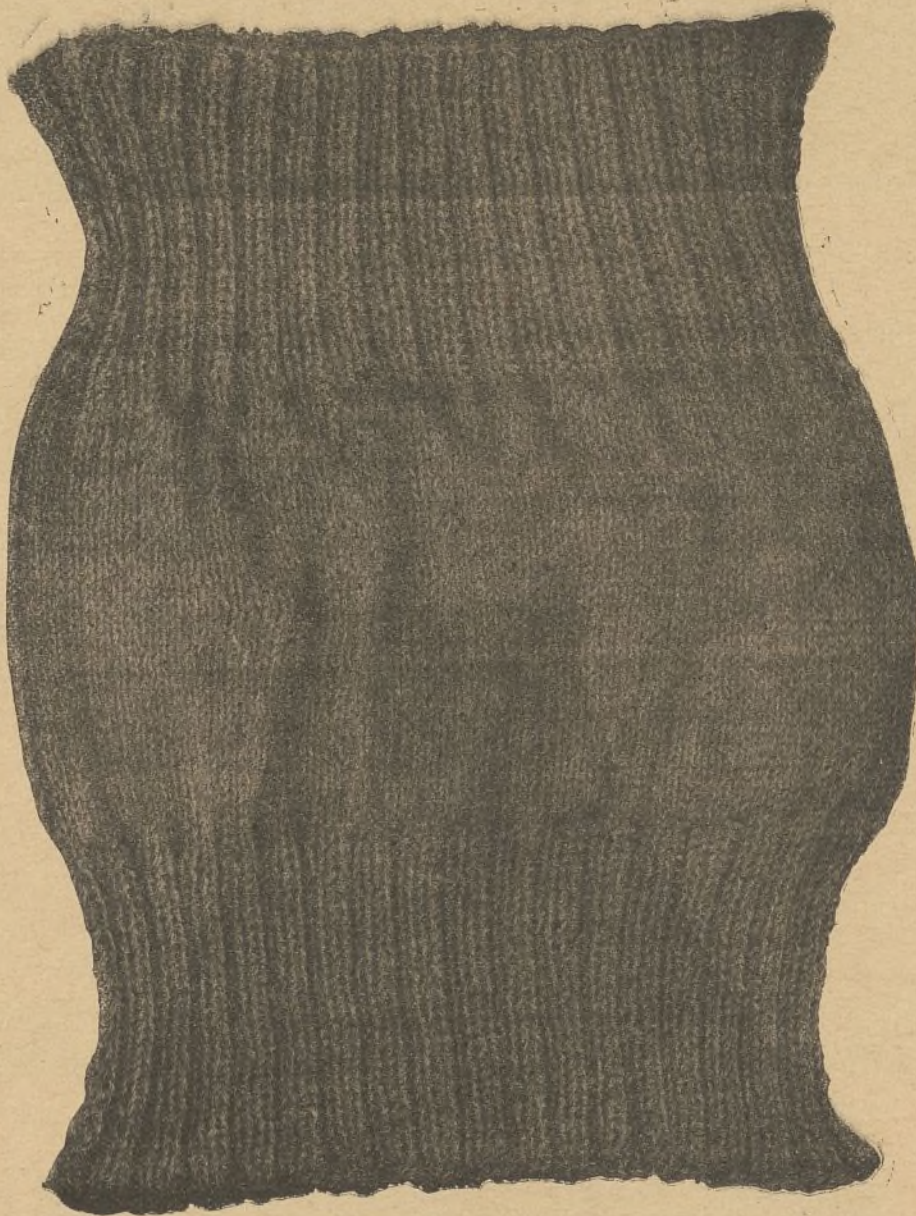


Fig. 2. — Ceinture au tricot. Laine : 280 gr. ; aiguilles n° 9.

des aiguilles plus grosses, de la laine plus épaisse et nous allons faire une bonne et chaude ceinture.

Montez 130 points comme vous avez fait pour la manchette. Les points seront beaucoup plus gros et vous aurez un très grand rond au lieu d'un tout petit. Tricotez 2 mailles à l'endroit et 2 mailles à

— Voilà! C'est que grand'mère a six petits-enfants : d'abord, il y a Simone, Fred et moi; puis, nos petits cousins, Pierrot, Claire et Nénette. Cela fait bien six! Ne croyez-vous pas que grand'mère serait contente d'avoir nos six portraits ensemble, dans un joli petit cadre, sur son bureau?

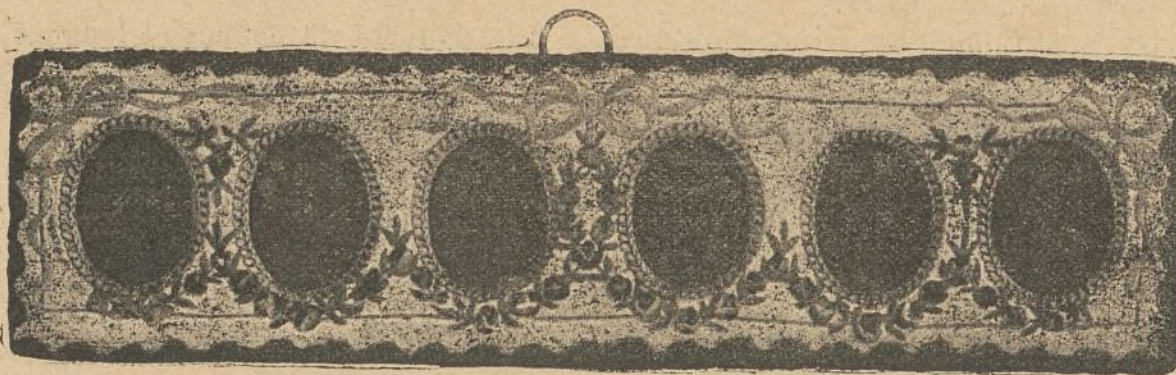


Fig. 1. — Cadre à 6 vues. Planche n° 1. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75. Tout fait : 18 fr.

l'envers pour faire des côtes. Faites ainsi 30 tours, puis commencez à tricoter tout à l'endroit pour faire la bande unie que vous voyez sur la gravure. Faites 40 tours unis, puis recommencez les côtes, 2 points à l'endroit, 2 à l'envers, sur 30 rangs pour faire la même hauteur que l'autre bord

Cela est un peu plus long, n'est-ce pas, que la manchette de tout à l'heure? Vous en avez pour de longs jours à finir cette ceinture, mais qu'importe! vous serez si contentes, après, quand maman la glissera dans un paquet destiné aux soldats.

*
* *

Vous avez très bien travaillé, mes chères petites. Pour vous récompenser, nous prendrons dans ma grande corbeille quelques-uns de nos anciens ouvra-

ges, qui y dorment depuis avant la guerre. Nous avons bien, n'est-il pas vrai, autre chose à penser?

— Tante Patience, puisque vous voulez bien nous permettre de faire quelques ouvrages de fantaisie, laissez-moi fouiller dans la corbeille. J'ai si grande envie de faire, pour les étrennes de grand-mère, un joli petit cadre à six vues, dans le genre de celui de l'an dernier.

— A six vues, ma petite Yvonne, et pourquoi?

— Ma petite Yvonne, tu as raison, donne cette joie à ta grand'mère. Je vais t'y aider de tout mon cœur. Voici justement ce qu'il te faut. Ouvre ce tiroir de mon chiffonnier, tu y trouveras une bande de moire ivoire. Je vais décalquer, sur cette bande, le dessin que je viens de trouver, et tu vas le

broder. Sur toutes les fleurettes, tu feras une petite rose en rococo. Nous avons souvent déjà brodé ces petites roses avec ce joli ruban de soie. Pour toi, c'est de l'histoire ancienne. Les petites feuilles seront faites en rococo vert. Rien de plus simple.

Un peu plus compliquée sera la broderie des nœuds de ruban, que vous voyez dans le haut, au milieu et dans les coins. Pour cela, vous enfilerez, dans votre aiguille, deux brins de soie vieux bleu

et vous broderez entre les doubles lignes, bien régulièrement, à points obliques. C'est difficile, dis-tu, Yvonne. Peut-être. Tu es cependant bien appliquée. Mais on n'a rien sans peine. Va bien lentement, tu y arriveras. Pour le montage, maman s'en chargera.

Je vois déjà d'avance s'aligner là vos six petites frimousses éveillées, encadrées de guirlandes de roses. Ce sera gentil au possible.

L'idée d'Yvonne a fait fortune. Toutes les petites



Fig. 2. — Abat jour. Planche n° 2. — Dessiné et échantillonné avec fournitures : 3 fr. 90. Doublure, garniture, carcasse : 3 fr. 90.

amies de tante Patience veulent faire plaisir à grand'mère pour le Jour de l'an. Que pourrait-on bien inventer? Que dirais-tu, Micheline, de ce joli petit abat-jour à bougie? Voilà un objet bien utile. Il suffira de décalquer le dessin sur un morceau de taffetas ivoire ou vert pâle. Les fleurettes et les feuilles des guirlandes seront brodées en rococo rose, bleu et vert. Les tiges seront faites au point de tige (une ancienne connaissance), en soie verte. Maintenant, sur tous les petits points marqués. nous poserons une paillette, une jolie petite paillette

Fond de plateau.

— Tu vois, tante Patience, que nous avons bien brodé le petit col tout monté que tu nous as offert en juillet dernier.

— Il fait bien, n'est-ce pas, sur nos blouses?

— Oui, Monique, ils sont charmants, je vois avec plaisir que vous profitez de mes leçons.

— Tante chérie, j'aime bien les choses où il n'y a pas de dentelles à coudre ni de montages à faire, mais qu'on achète toutes prêtes à broder. N'aurais-tu pas autre chose comme le col?

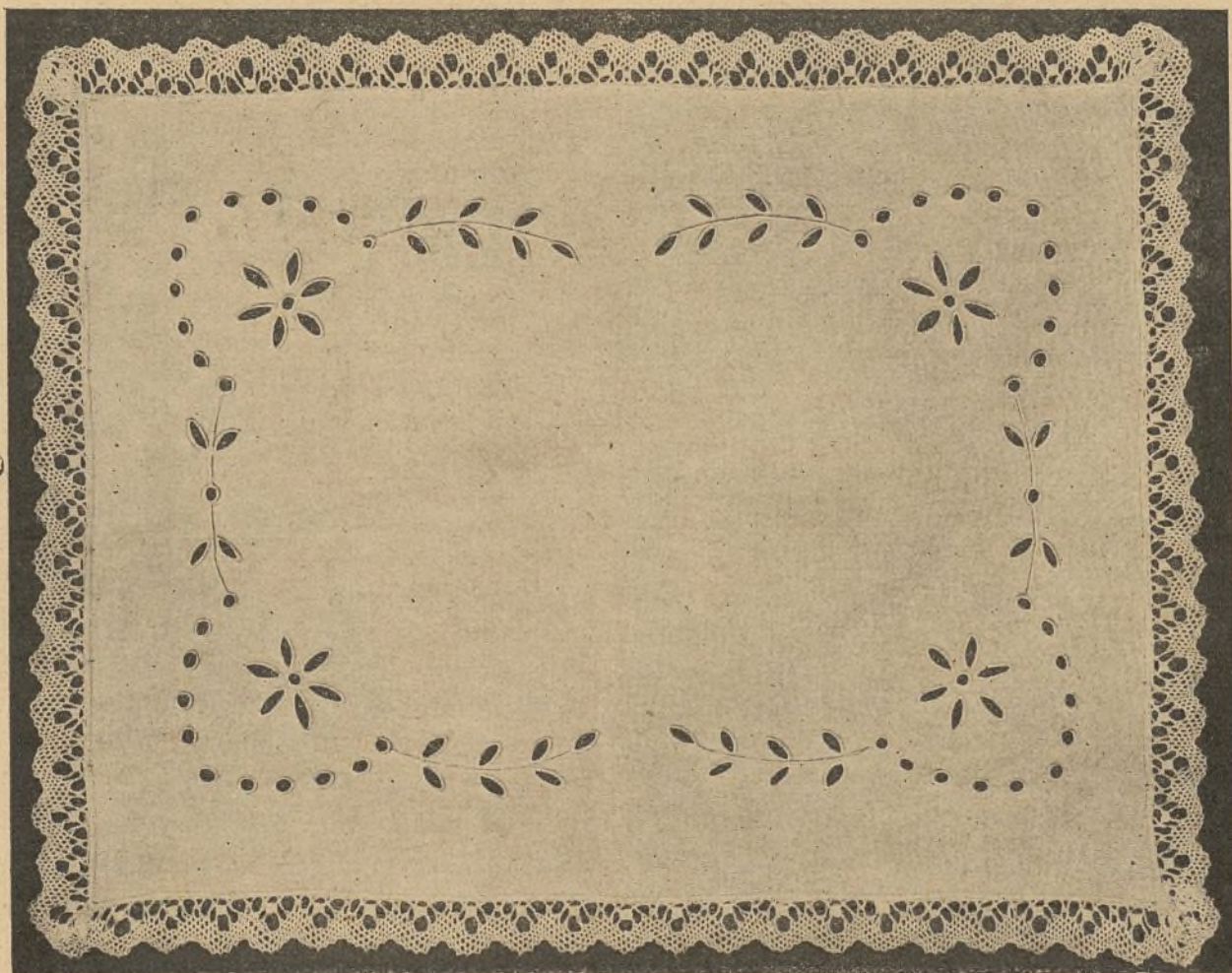


Fig. 4. — Petit napperon. Dimensions 43 × 34. Planche n° 3.
Dessiné et échantillonné avec coton, 2 fr. 25. Dentelle : 0 fr. 95 le mètre.

d'or. Prenons un fil de soie or, pour en enfiler notre aiguille. Piquons l'aiguille au cœur du petit point, passons-la ensuite dans le petit trou de la paillette, enfilons en même temps une petite perle dorée; faisons descendre les deux le long du fil, puis repassons l'aiguille de haut en bas, à travers le tissu, dans le trou de la paillette; voilà votre paillette posée et maintenue à l'aide de la perle. Passons à la paillette suivante, et ainsi de suite.

Le petit abat-jour est monté sur une forme de fil de fer, doublé de soie rose et garni, en bas, d'une petite frange; en haut, d'un galon de fleurettes. Ceci, encore, est le rôle de maman.

— Tu es une petite paresseuse, Monique, nous allons broder ce fond de plateau en toile ancienne écrue, puis, bien sagement, tu l'entoureras de sa dentelle. Rien de plus facile à faire que la petite guirlande de broderie anglaise avec tige au cordonnet et pois en anglaise, ainsi que les marguerites des quatre angles. Vous emploierez pour cela du coton n° 30.

Je vous le répète et je ne vous le dirai jamais assez, faites attention à vos pois en anglaise, qu'ils n'adoptent pas toutes les formes géométriques. Cousez maintenant, tout autour du napperon, à point de surjet, la petite dentelle que voici en arrondissant bien les coins.

*

Chemin de table.

Et notre pauvre Frisette, nous n'y pensons pas aujourd'hui ! Nous avons été si occupées des soldats,

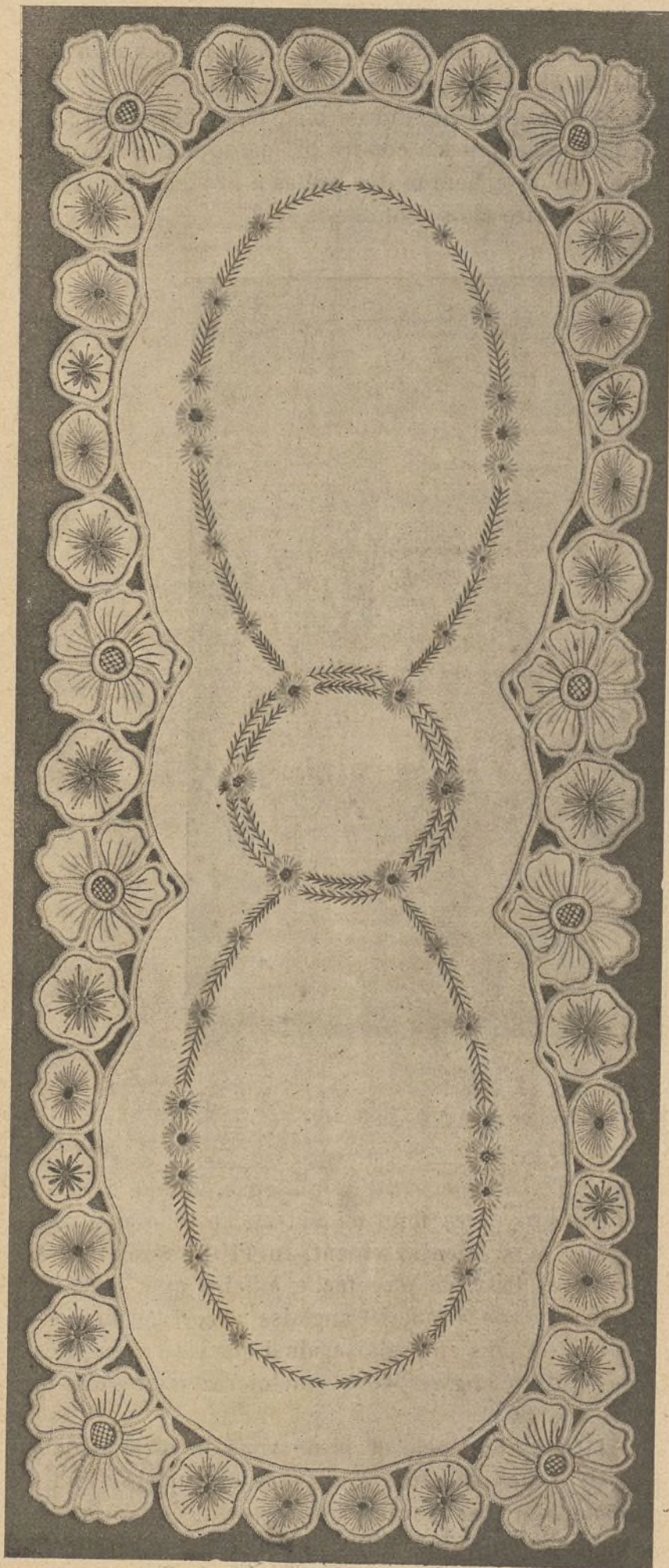


Fig. 5. — Chemin de table pour Frisette. Planche n° 4.
Dimensions 40 × 16. Dessiné et échantillonné : 2 fr. 75 avec fournitures.

et aussi de faire plaisir à grand'mère, que nous en avons oublié notre chère fille. Marthe, qui est une si bonne mère, ne me le pardonnerait pas. Voici, pour les jours de dînette, un ravissant chemin de table. Vite, à l'œuvre ! Prenons un morceau de toile granitée blanche.

Tout autour, en encadrement, sont disposées de larges fleurs, dont les bords sont festonnés au coton blanc.

Le cœur de chaque grosse fleur qui occupe l'angle est formé d'un quadrillé en simili-plat, vert, dont chaque point d'intersection est retenu par un point de nœud.

Les pétales ont leurs contours limités intérieurement par un point de tige or pâle pour les uns, or plus soutenu pour les autres.

Le tout est relevé de quelques points lancés or. La seconde fleur suit tout à fait celle que je viens d'expliquer.

Le cœur est fait au passé plat en vert foncé, avec étamines formées de points lancés et de points de nœud, alternant avec de longs points de bouclette exécutés en simili-plat or de trois tons.

La fleur suivante, plus petite, a le cœur brodé au passé plat en simili vieil or, avec étamines au point lancé en vert.

Dans le milieu du chemin de table court une guirlande fleurie, dont les fleurettes sont exécutées au point de bouclette en plusieurs tons bleu pâle, avec feuilles au point de bouclette en vert.

Sac à ouvrage.

— Tante Patience, avez-vous vu le joli sac que Mariette a reçu de sa marraine pour sa fête ? Elle l'a apporté pour que nous en prenions le modèle qui est tout nouveau et original. Voulez-vous nous l'expliquer ?

— Volontiers, mes petites amies. Regardez bien :

Le sac proprement dit est composé comme vous en avez l'habitude et il est fait de toile unie ; tout le travail constitue dans le fermoir. Pour celui-ci, il vous faudra couper un cercle en carton d'environ 13 centimètres de diamètre, sur lequel vous tendrez du satin de couleur. Sur ce satin, vous tendrez votre broderie. Il vous faudra deux cercles semblables.

Le tissu uni du sac est froncé dans le haut ; à chaque côté est monté un de ces cercles, mais le tissu n'y est fixé que jusqu'à la moitié du cercle. L'autre moitié reste libre.

Enfin, dans le haut, on coud un ruban assez large qu'il ne faut pas couper.

Celui-ci est destiné à maintenir le sac fermé et à permettre d'y puiser facilement.

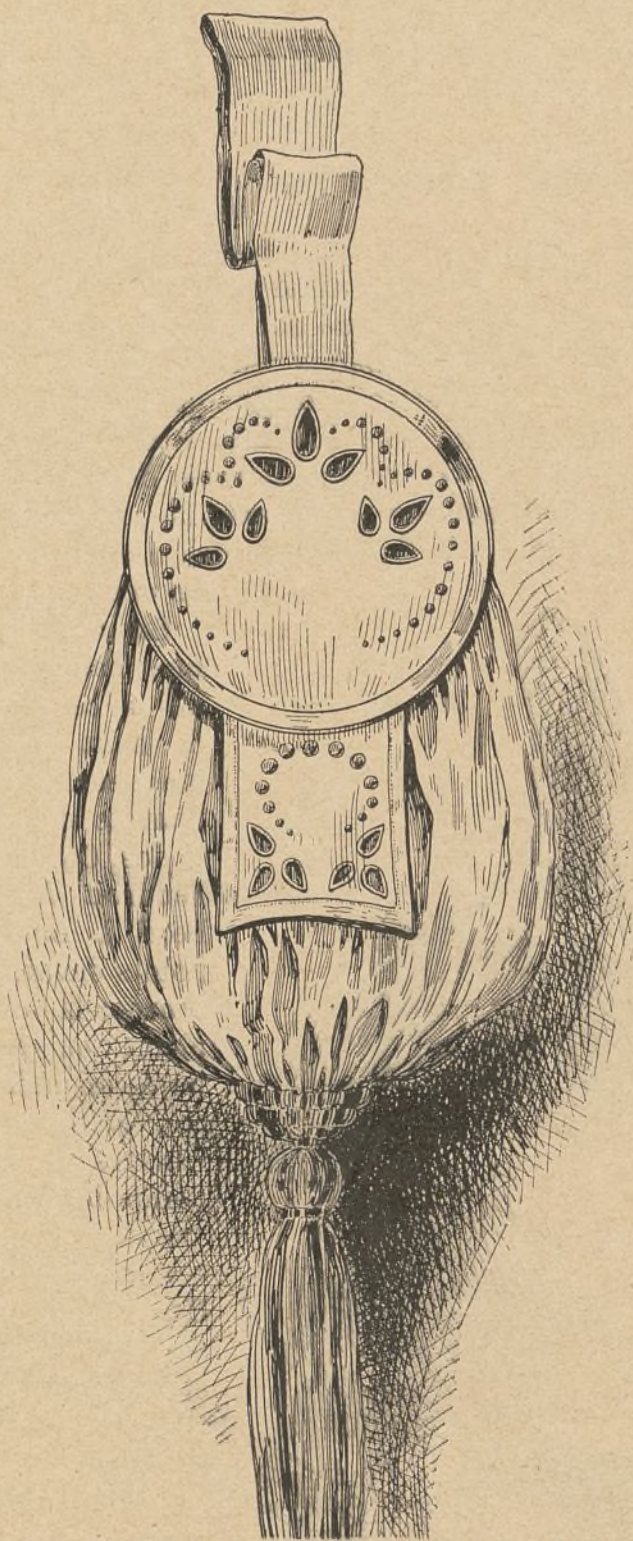


Fig. 6. — Sac à ouvrage. Planche n° 5.
Dessiné et échantillonné avec coton : 3 fr. 75.
Doublure et garniture : 2 fr. 75.

La base du sac est alourdie par un gros gland de fil.
Le sac peut être doublé; en ce cas, vous choisirez un satin de même couleur que celui qui a servi à transparenter la broderie.

Garniture de berceau.

Benjamine a reçu pour sa saint Nicolas une belle poupée. Benjamine, vous le savez, est une petite Belge, et dans son pays, le 6 décembre, saint Nicolas apporte des jûnets aux enfants sages. Cette poupée est si belle, que Benjamine aurait honte de la coucher dans le vieux petit berceau tout défraîchi. Elle est si câline, si caressante, cette petite Benjamine,

qu'on ne peut rien lui refuser; aussi voici Tante Patience qui, pour lui faire plaisir, vient de garnir ce ravissant berceau. Toutes ses petites amies voudront en faire autant. Aussi, voyez avec quelle attention elles écoutent ses explications.

Vous ferez cette garniture de berceau sur linon, ce sera charmant. Le rideau et le volant seront exécutés en broderie anglaise, ainsi que le volant retombant autour du berceau. Vous coudrez tout autour des volants une petite valenciennes.

La broderie terminée, vous ferez un rideau intérieur en taffetas rose ou bleu avec un volant découpé, vous ferez de même en ce qui concerne la garniture du berceau proprement dit.

Cousine CLAIRE.

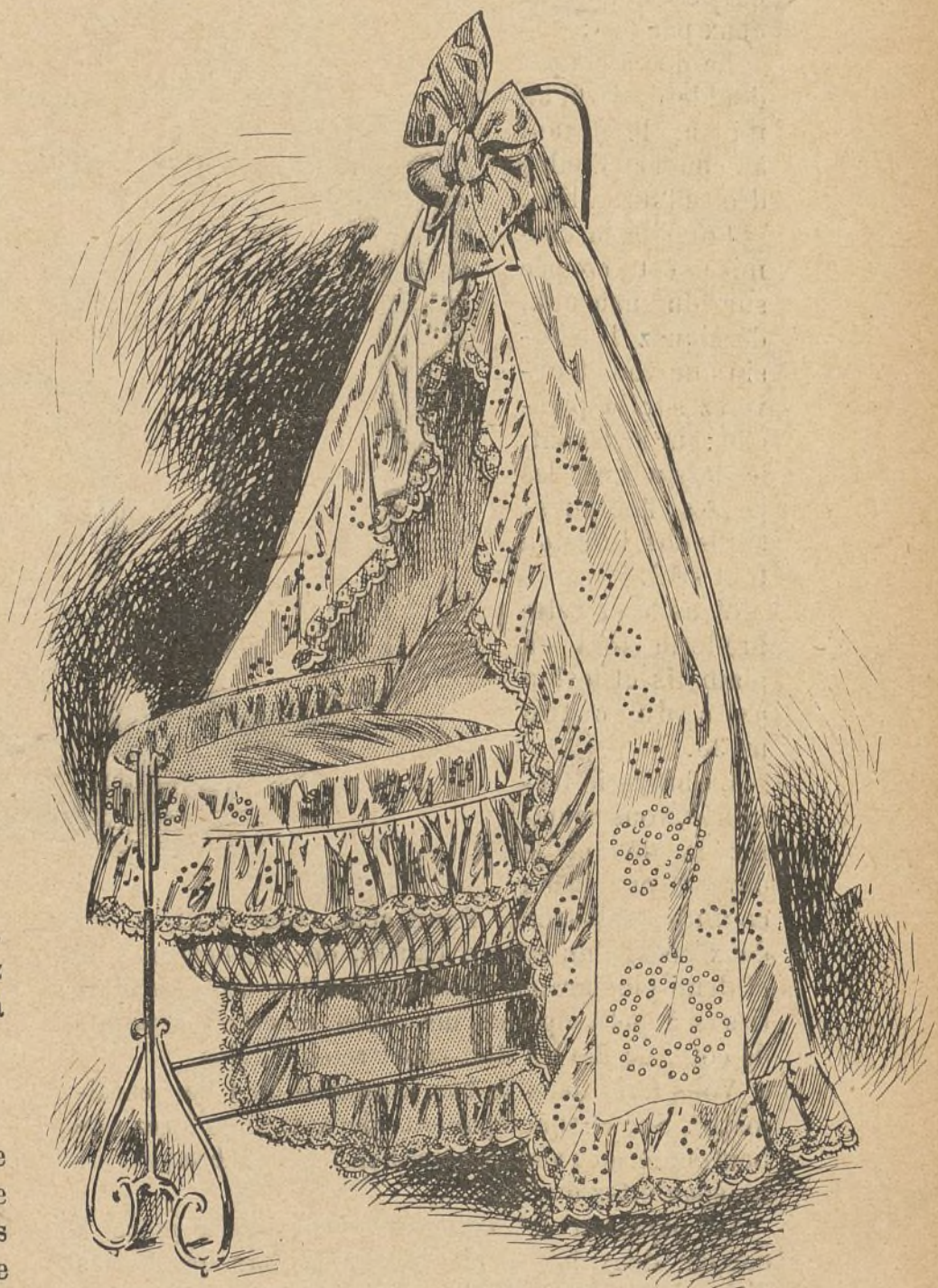


Fig. 7. — Garniture de berceau pour Frisette.
Le tour de berceau dessiné et échantillonné avec dentelle : 2 fr. 75
Le rideau de berceau échantillonné avec fournitures et dentelle : 3 fr. 75

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

CHEMISE ET PANTALON POUR FRISSETTE

— Tante Patience, je suis désolée, Frisette grandit en ce moment, je n'ai plus de chemises et de pantalons. Ça coûte cher les enfants, tout de même ! Même les poupées.

— Ne te désole pas, Christiane ; pour habiller une poupée, il ne faut pas beaucoup de tissu, tu vas voir que pour confectionner une chemise et un pantalon on peut s'en tirer en maman économe, sans trop de frais et de travail.

Voici d'abord un patron de chemise qui se compose de deux parties :

Le dos à couper double droit fil au milieu, le devant à couper double droit fil au milieu.

Lorsque la chemise est coupée sur du nansouk, décalquez le dessin que vous trouverez sur la planche : sur le devant, le dessin avec les petites fleurettes ; sur le dos, le feston tout seul.

Vous ferez cette broderie tout en plumetis et feston avec du coton n° 35.

La broderie terminée, vous réunirez le dos et le devant par deux coutures rabattues. Pour cela, vous bâtirez les deux côtés l'un contre l'autre, en laissant un côté et demi plus grand. Vous coudrez ensuite ces deux tissus à petits points devant et rabattrez à points de côté. Le devant doit rabattre sur le dos.

Vous ferez dans le bas un ourlet de 1 bon centimètre. Sur chaque épaulette devant, vous ferez une boutonnrière et vous poserez en face un bouton sur les épaulettes du dos.

Le pantalon est composé d'une seule pièce à couper deux fois droit fil sur la hanche. Faites d'abord les coutures d'entre-jambe en couture ra-

battue. Réunissez dos et devant par une couture rabattue. Vous obtenez ainsi la forme du pantalon. Fendez l'étoffe sur chaque hanche, sur une longueur de centimètres. A chaque fente, posez une petite patte de 2 centimètres de large et de 1 centimètre de plus en longueur que la fente. Posez cette patte comme je vous l'ai expliqué le mois dernier pour la chemise de nuit. Sur le devant, la patte doit être posée à plat sur le tissu du pantalon au lieu d'être en dehors.

La ceinture est une bande droite de 4 centimètres de haut et de la longueur voulue pour le devant et le dos. Cousez-la à l'endroit du tissu bord à bord, à points devant. Retournez-la en la pliant en deux, faites un petit rentré, et fixez-la à l'envers à petits points de côté sans que les points traversent à l'endroit. Une boutonnrière sur chaque devant et un bouton derrière fermeront le pantalon.

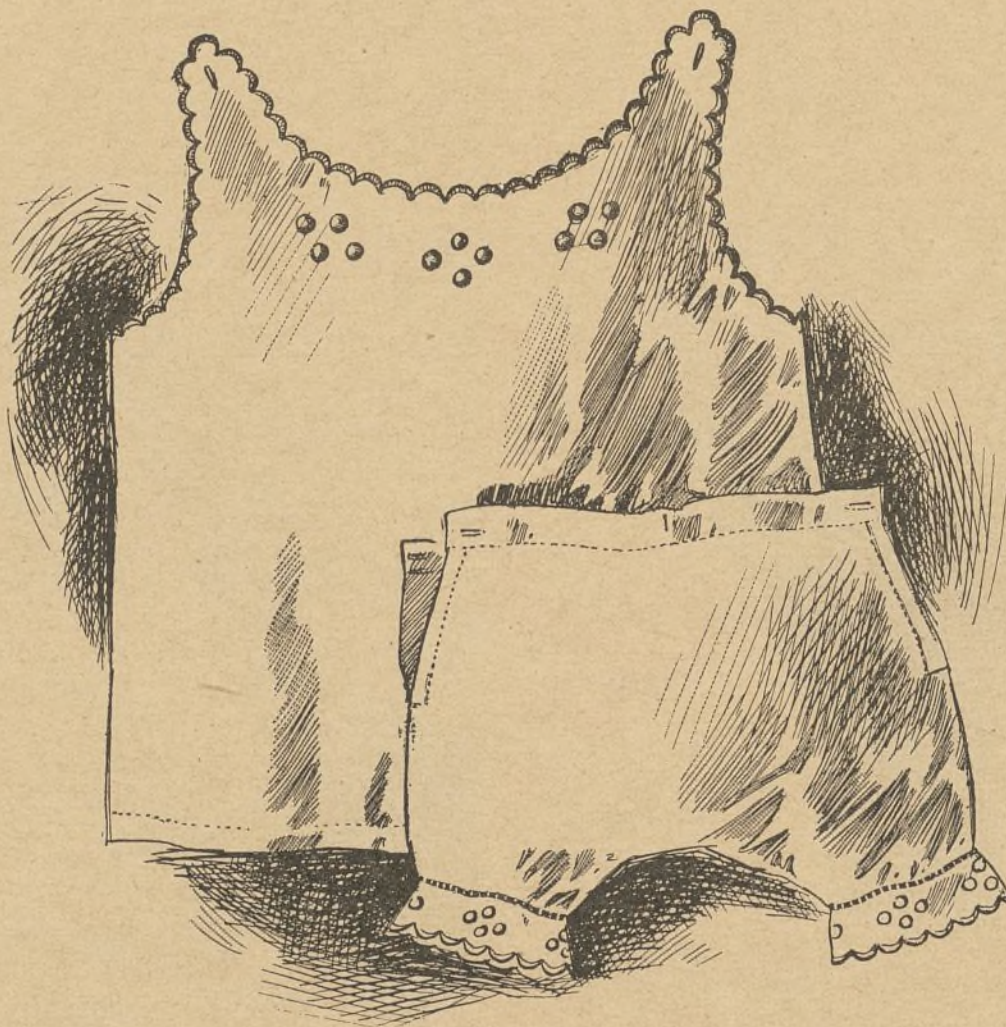
— Et le volant, tante ?

— Nous y voilà. Prenez deux petites bandes de nansouk

ayant 36 centimètres de long et 5 centimètres de haut, droit fil dans la hauteur, décalquez le feston et le petit dessin qui se trouvent sur la planche décalquable. Brodez le tout comme la chemise.

— Fixez alors à chaque corps de jambe un petit jour échelle, en surjet rongé. Froncez le volant pour le ramener à l'ouverture de la jambe et cousez-le au jour échelle également en surjet rongé, après avoir fermé chacun par un surjet.

— Vite à l'œuvre, pour que Frisette soit belle comme toujours.





Vous avez peut-être entendu parler du grand écrivain Georges d'Espargès, qui a si admirablement raconté les épisodes des grandes guerres de Napoléon. Il est quelques-uns de ces épisodes qui pourront intéresser les petites filles, en ce moment surtout où leurs jeunes imaginations sont attirées vers les prouesses des héroïques soldats. Un de ces plus jolis contes, « la Pâquerette », a pour héros un petit garçon, pas beaucoup plus âgé que vous, mes petites filles, et qui était cependant un brave petit combattant. Ecoutez son histoire :

LA PAQUERETTE

Au début de la campagne de 1814, la France ordonna des levées forcées; les vieux soldats étant morts, elle appela les tout jeunes gens au service, en avertissant les écoliers de se tenir prêts.

La mère du petit Bobeuf vint l'accompagner jusqu'à Compiègne. Là, il fut incorporé dans un bataillon « âgé de quinze jours » qui connaissait à peine le maniement d'armes et ignorait la « consolidation symétrique du carré », une manœuvre cependant usuelle, surtout en cette année 1814, où l'armée française était assaillie sur les quatre faces à la fois.

D'abord, Bobeuf trouva la vie agréable. Le bataillon ressemblait à une école. Tous les soldats étaient camarades. Le soir, au bivouac, on jouait aux billes. Le capitaine Peltier, un vieux sorti de la garde, était un bon garçon qui n'embêtait pas ses soldats. En outre, Bobeuf portait dans son sac une guirlande de saucisses sèches, et il lui disait un mot chaque matin.

Cependant, à force de marcher, de contre-marcher, d'obliquer et même de courir, Bobeuf trouva enfin le métier pénible. C'était un paysan qui n'avait jamais galopé, bêchant son jardin sans aller jamais plus vite que le soleil, et vous savez que le soleil met au moins une heure à faire un pas. Bobeuf devint triste. Non qu'il fût poltron, il était brave au contraire. Mais il venait de se mettre dans la tête qu'il avait une mère et un village. Or, ce n'était pas le moment de prendre ce mal-là.

A la couchée, le soir, pendant que le capitaine postait ses sentinelles et se débrouillait avec ses guides, le soldat, renfrogné, maugréait à voix basse contre l'Empereur qui avait ameuté la terre entière contre les Français; puis, comme ses grognements ne servaient à rien, Bobeuf s'enroulait dans sa couverture et reprenait son rêve habituel; ses pensées s'envolaient par un chemin de traverse, celui du

souvenir, qui est le plus joli et le plus court, et s'en allaient droit à son village, et là, les yeux fermés, en songe, le soldat s'asseyait près de sa mère et n'en bougeait plus jusqu'au matin.

Le bataillon devait se réunir, route de Soissons, à un corps de troupe composé de cinq mille soldats de ligne et gardes nationaux. Les jeunes recrues soupiraient après ces deux régiments. Une poignée d'hommes seuls, pensaient-ils, dans une campagne où rôdaient cent mille ennemis, c'était dangereux; tandis qu'encadrés par cinq mille anciens soldats et protégés par l'épaisseur de leurs rangs... Mais le soir arriva sans qu'on les eût rencontrés.

Le capitaine campa sa troupe derrière un ravin, et fit « ses cornes », comme il disait, c'est-à-dire qu'il prit ses dispositions de défense, établit trois postes qui détachèrent en avant des sentinelles. Comme on devait repartir trois heures après, le bataillon ne fit pas les tentes; les hommes ramassèrent seulement quelques poignées de feuilles sèches et s'y étendirent.

Bobeuf, allongé dans sa couverture, les creux de ses genoux emboîtés douillettement l'un dans l'autre, allait s'endormir aussi, quand, tout à coup, une petite pointe d'herbe lui chatouilla les narines.

Il souleva sa tête pour gratter son nez, puis il la recoucha.

Autre chatouillement.

Impatienté, il s'appuya sur un coude et regarda. Un brin de lune glissait en ce moment sur l'herbe, doux comme une fumée. Le soldat se mit à rire. Ce qui l'avait chatouillé, c'était une pâquerette.

Mais Bobeuf, un poing dans l'herbe, restait étonné, triste. Son rire lui avait fait l'effet d'un petit ami de son village, qui serait venu le voir, pour le quitter...

Après un gros soupir, il regarda le bataillon couché

dans l'ombre comme un troupeau de moutons noirs, puis se retourna sur son ventre, le menton dans l'herbe, pour voir la fleur de plus près.

Penchée au bord du ravin, la pâquerette planait dans le vide.

Bobœuf souffla sur elle pour enlever un fêtu de paille accroché à sa tige flexible; avec la pointe de son couteau, il débarrassa le pied de quelques détritrus de feuilles; comme c'était une fleur sauvage et sans coquetterie, il démêla sa collerette, deux ou trois pétales poussés de guingois, et les lissa doucement avec son ongle; ensuite il arrondit ses mains autour de la fleur, lui fit une muraille de doigts, une toiture où filtrait la lune... Puis, ne sachant plus que faire, il se mit à rêver.

Alors, que de choses il aperçut dans le petit cœur d'or de la pâquerette!

Il y voyait son enfance et son village, au temps où l'hiver finissait. Cette petite fleur, c'était la première de la saison, elle ouvrait la porte du printemps.

Signal de plaisir pour les écoliers, elle faisait partie de tous leurs jeux. Envoyée par le soleil, elle se posait dans les champs et avertissait les autres fleurs de se mettre à leur toilette. Aucun animal ne la touchait, elle était partout respectée, c'était le petit astre des herbes.

Dans cette étoile où il revoyait son village et son école, Bobœuf vit encore des choses merveilleuses.

Il voit une belle grande route de châtaigniers. Sur cette route des gens marchent d'un pas rapide. Ils sont sept, le dernier pas plus haut qu'une botte. Le soldat le reconnaît, c'est le petit Bobœuf. Il port-à son bras un panier d'osier recouvert d'une serviette blanche. Quand elle verra ce qu'il y a dedans, elle rira bien, la grand'mère.

Car c'est l'anniversaire de la grand'mère de Bobœuf, un jour de 20 mars. Dans le cœur de la pâquerette, le soldat contemple ces choses lointaines...

On entre. La grand'mère est assise dans son fauteuil à ramages, les mains croisées sur ses genoux. Toute la famille l'embrasse, et quand vient le tour du petit Bobœuf, le voilà qui ouvre gravement son grand panier et qui en retire une jolie couronne de pâquerettes. Comme il veut la poser lui même sur les cheveux blancs de la bonne vieille, on est obligé de le mettre debout sur les accoudoirs du fauteuil. Et tout le monde éclate de rire.

Dans le cœur de la fleur, le soldat voit le petit Bobœuf soulever le linge blanc une deuxième fois et en retirer un coffret, construit aussi en pâquerettes, avec un fond de carton tapissé de ruban, où il a déposé une mèche de ses cheveux, celle qui pend

d'habitude sur son oreille gauche, celle qu'on tire quand il n'est pas sage.

Ces souvenirs d'enfance, comme il les voit clairement, le soldat... Il voit encore le petit Bobœuf prendre autre chose sous la serviette, il le voit qui attire à lui la main ridée de sa grand'mère pour y enfiler doucement... oh! la jolie pensée, le frais bijou! une bague de pâquerettes. Couronne, coffret, bague, ces trois cadeaux de Bobœuf sont fabriqués avec les mêmes fleurs: et si gentiment, par ce polisson, si délicatement et si habilement que toute la famille applaudit et que la grand'mère, en hochant son front, déclare que cet enfant deviendra un jour un maître homme, et que si on l'envoie au chef-lieu, où travaillent les bons ouvriers, il dépassera bientôt...

A cet endroit de son rêve, le soldat frémit.

Il détacha ses yeux de la pâquerette, se haussa doucement sur les mains, écouta la nuit.

Le bataillon dormait.

Sur ses coudes, sans bruit, il rampa en avant et plongea son regard au fond du ravin.

La rumeur venait de là.

Une ombre monstrueuse et vivante s'agitait silencieusement dans la profondeur. Bobœuf comprit soudain, se dressa, fit un saut en arrière comme un farfadet qui a bu trop de rayons de lune et cria de toute sa force:

— Alerte! Aux armes! L'ennemi!

Tout le bataillon se réveilla, debout et armé.

— Là! dit Bobœuf.

Deux compagnies, tant bien que mal, s'étaient alignées au bord du ravin. Le capitaine commanda:

— Feu de deux rangs. Peloton, armes! Commencez le feu!

Dans l'éclair de la décharge, on vit une grande masse désordonnée qui se culbutait au fond du gouffre.

— Encore un feu, mes petits amis. Mais moins haut. Du calme. Tirez dans la direction de mon bras.

Les hommes du premier rang firent feu de nouveau; ceux du second rang prirent les fusils du troisième et les déchargèrent à leur tour. C'était la première fois qu'on se battait; personne n'avait eu peur.

Le tambour battit.

Alors les fusils se baissèrent, on écouta...

Une huée de fuite où montaient des cris d'hommes blessés arriva au bord du ravin. L'attaque nocturne était repoussée. Mais le vieux capitaine, son sabre sous le bras, battait la terre avec fureur:

— Ane que je suis! Cosaque! Nous n'étions pas gardés sur le ravin. C'est ma faute!

Peu à peu, il se refroidit:

— Qui a donné l'alarme? Qui a crié?

On poussa Bobeuf.

— Je ferai mon rapport, mon petit ami, et le maréchal duc de Trévise te nommera sûrement caporal. Si tu n'avais pas veillé pendant que nous dormions, nous serions cuits à cette heure et même rissolés.

Mais Bobeuf était juste. Pendant que le bataillon se préparait à quitter la place, il vint raconter à son capitaine « comme quoi un chatouillement l'avait empêché de s'endormir et comment une simple pâquerette l'avait tenu éveillé pendant trois heures ».

Timide, il n'osa pas raconter la fête de sa grand-mère, mais le capitaine la devina.

C'était un brave homme. Devant ce bataillon de jeunes paysans, il eut une pensée paternelle.

— Allons, dit-il à Bobeuf, puisque tu prétends que ta pâquerette nous a sauvés, montre-la moi.

Arrivé au bord du ravin, devant la fleur, il se retourna en souriant.

— Formez le demi-cercle !

Le bataillon se creusa au centre et ses deux ailes s'approchèrent.

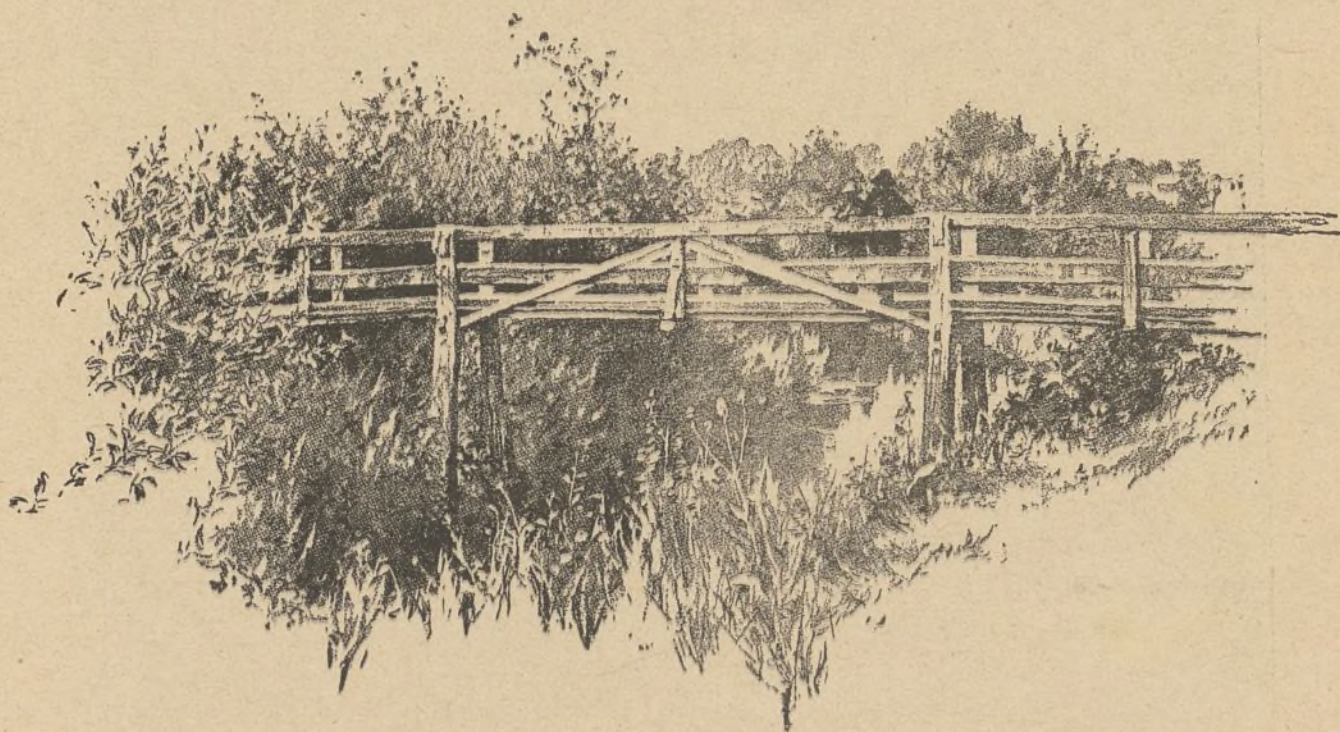
Le capitaine Peltier ne fit pas présenter les armes, c'eût été trop solennel, il se contenta de faire signe à la batterie des tapins ; puis d'une voix bonhomme :

— Tambours ! (en sourdine...) ouvrez le ban !

Les tambours comprirent. L'histoire de Bobeuf était déjà connue de tous les hommes. Un grelottement scandé de baguettes monta dans l'aube, frileux comme un salut matinal.

Tandis qu'au milieu de son tapis d'herbes, avec ses bras blancs ouverts de tous côtés, la pâquerette semblait comprendre et remercier chacun, à la ronde, de la politesse des tambours.

Georges d'ESPARBÈS.



PAUVRE PETITE!

Voyez avec quel appétit cette petite fille mord dans sa tartine de confitures! Dans ses grands yeux qui se fixent sur la personne charitable qui la lui a

veux blonds ébouriffés n'ont pas de chapeau pour les couvrir Les petits bras nus ont froid. La poupée chérie? Elle est restée à la maison, oubliée dans



donnée, on peut lire à la fois la reconnaissance et la crainte de se voir enlever son trésor.

Pauvre petite! Elle avait une bonne maison, un jardin, des jouets, une belle poupée, des vêtements chauds pour l'hiver. Aujourd'hui, elle n'a plus rien; un châle usé enveloppe ses petites épaules, ses che-

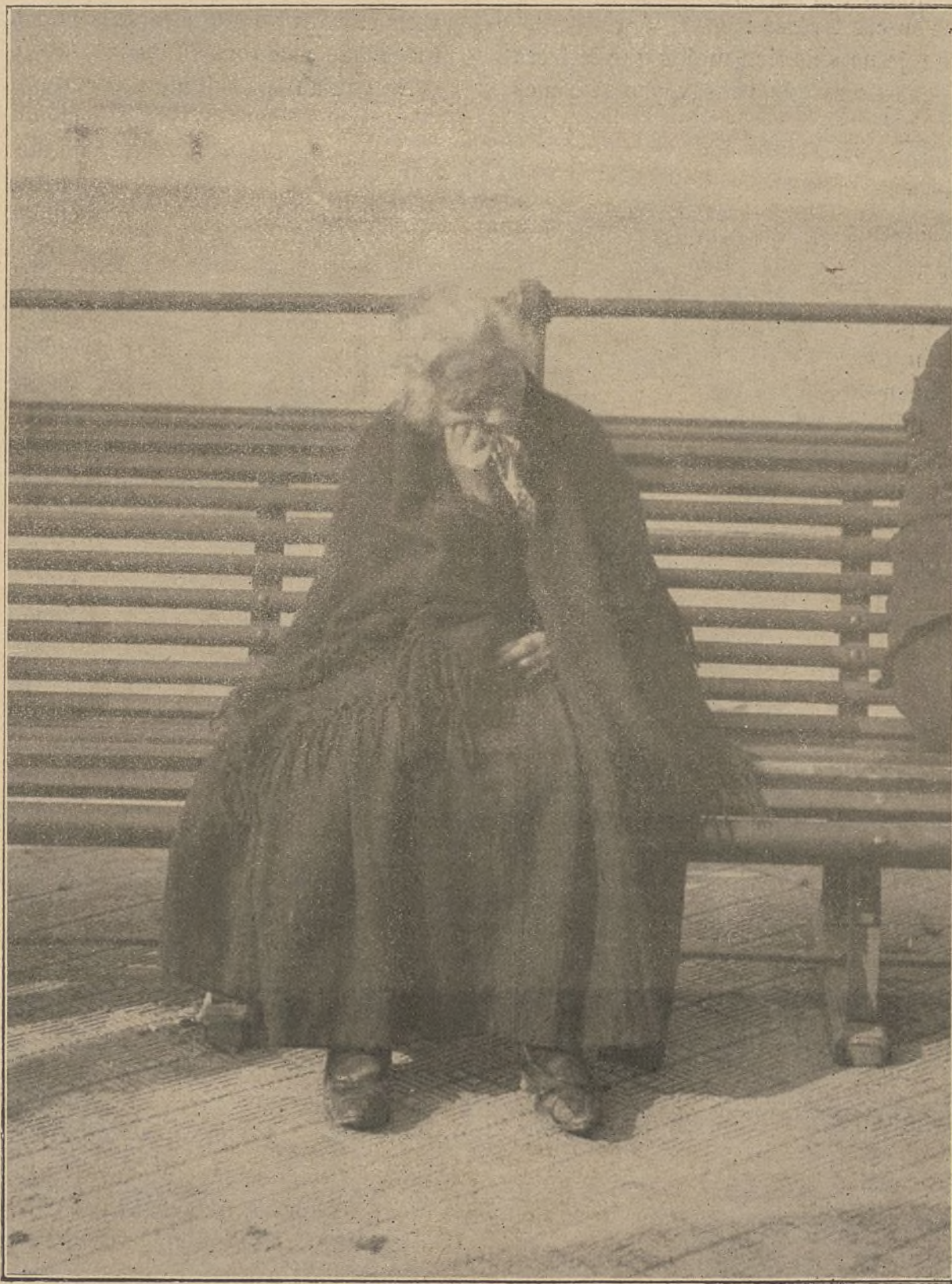
quelque coin, dans la hâte de la fuite. Depuis combien de temps n'avait-elle pas mangé, la petite réfugiée? Aussi, avec quel bonheur elle entame cette belle tartine, qui lui rappelle le temps heureux où maman lui donnait à goûter, au retour de l'école!

PAUVRE GRAND'MÈRE !

Elle est plus malheureuse encore que la petite réfugiée à la tartine, cette pauvre vieille femme, abandonnée sur un banc ! Les petites filles se laissent plus facilement distraire que les vieilles per-

dimanche, elle mettait sa belle robe noire, son bonnet tuyauté, sa mante à capuchon, et elle allait à la messe...

Aujourd'hui, l'église est bombardée, la jolie petite



sonnes ; aussi n'aurait-elle peut-être pas le cœur, dans sa détresse, de manger une tartine de confitures ! Elle habitait une petite maison bien tranquille, bien coquette, dans un coin de la riante campagne des Flandres. Ses petits-enfants venaient la voir, le jeudi et le dimanche ; toute la semaine elle faisait de la dentelle, près de sa fenêtre. Le

maison est brûlée, les petits-enfants sont partis, Dieu sait où... Et grand'mère est toute seule, elle n'a plus rien, elle va s'embarquer pour l'Angleterre, elle qui n'a jamais quitté son village natal, et en attendant le bateau, elle pleure toute seule, sur un banc, abandonnée...

LE MARCHAND ET LE GÉNIE

CONTE IMITÉ DE L'ARABE (suite).

Après avoir toussé deux ou trois fois pour s'éclaircir la voix, le vieillard que suivaient les deux chiens noirs commença en ces termes :

— Grand génie, je ne suis rien moins que le frère de ces deux chiens noirs que vous voyez là à mes pieds. Et c'est à la suite des aventures que je me propose de vous narrer que ces deux métamorphoses ont eu lieu.

Lorsque notre père mourut, nous nous trouvâmes chacun possesseur de mille sequins. C'était une petite fortune, qui nous permit d'ouvrir boutique. Nous avions chacun notre petit commerce et les affaires prospéraient lorsque mon frère aîné, pris sans doute du désir de voir du pays, résolut de faire du négoce à l'étranger. Il vendit donc son fonds, acheta de nouvelles marchandises plus facilement transportables et nous fit ses adieux.

Un an s'était passé sans nouvelles du voyageur, lorsqu'un beau matin je trouvai sur le seuil de la boutique un individu d'apparence si misérable, que je n'hésitai pas à lui donner l'aumône.

— Dieu ait pitié de vous, lui dis-je en lui tendant une pièce de monnaie.

— Est-il possible que vous ne me reconnaissiez pas ? dit alors l'étranger en me regardant fixement.

A ce moment, je reconnus mon frère aîné, mais combien changé et pitoyable.

— Ah ! mon frère bien-aimé, m'écriai-je en l'embrassant de toutes mes forces. Vous revoilà enfin ! mais dans quel état ! Que vous est-il donc arrivé ?

— Des aventures si tristes, que vous m'obligeriez en ne me questionnant pas davantage. A mes habits vous pouvez voir que je suis loin d'avoir fait fortune. Que cela vous suffise.

Ne voulant pas ajouter, par mon indiscretion, au

chagrin de mon frère, je me hâtai de le faire entrer chez moi et de changer la conversation. Puis, après lui avoir fait prendre quelque nourriture, je le laissai à ses ablutions, choisissant pendant ce temps les meilleurs habits de ma garde-robe afin de les lui offrir. Quelques jours plus tard, ayant établi la balance de mes opérations commerciales, je m'aperçus avec joie que mes affaires me laissaient un bénéfice net de deux mille sequins. J'abandonnai la moitié de cette somme à mon frère, afin de le dédommager de sa mauvaise fortune et je lui proposai la vie en commun, ce qu'il accepta sur le champ.

Une année passa au bout de laquelle mon second frère nous an-

nonça à tous deux son désir de vendre son fonds et de se joindre à une caravane afin d'aller trafiquer à l'étranger. Malgré tout ce que mon frère aîné et moi inventâmes pour le dissuader de son projet, il partit quelques jours plus tard, après s'être muni des marchandises nécessaires à son nouveau commerce.

Au bout d'un an, il était de retour, mais ses affaires avaient été encore moins brillantes que celles de notre aîné, et il se présenta dans un si piteux état que je dus le faire habiller et lui faire servir des vivres avant toutes choses.

A cette époque, mes affaires ayant encore pros-



Je le trouvai sur le seuil de la porte.

péré, je pus donner à mon second frère une somme de mille sequins.

Nous vivions tous les trois ensemble et nous étions parfaitement heureux, lorsque mes deux frères, qu'une première expérience n'avait pas guéris de leur manie de voyages, vinrent me proposer de partir avec eux pour l'étranger, ce que je refusai tout net, leur disant que leurs essais avaient trop mal réussi pour que je risquai à mon tour ma fortune.

Mes deux frères m'en voulaient beaucoup de ce refus, mais ils ne se considérèrent point comme battus et ils revinrent tant de fois à la charge que je finis par céder à leur désir. Seulement, lorsqu'il fallut débattre la question des marchandises à acheter, je découvris qu'il ne leur restait absolument rien des mille sequins que je leur avais donnés à tous deux et qu'ils comptaient sur moi pour parer à tous les frais.

Comme mon commerce n'avait cessé de me rapporter de gros bénéfices, je me trouvais, à ce moment-là, riche de mille sequins. Je fis de cette fortune deux parts égales : l'une, répartie entre nous trois, devait servir à notre voyage; l'autre, au contraire, devait être laissée intacte et cachée en quelque endroit secret, afin que nous ne soyons pas réduits à la mendicité, au cas où notre nouveau commerce ne réaliserait pas nos espérances.

Mes deux frères ayant accepté cette combinaison, je leur donnai à chacun mille sequins, j'en gardai mille pour moi, et je fis disparaître le reste. A nous trois, nous frêtâmes un navire et, ayant choisi un vent favorable, nous nous embarquâmes à desti-

nation d'un grand port qui devait être notre première étape.

La chance favorisa beaucoup ce début de notre voyage; nous étions à peine débarqués que la plus grande partie de notre cargaison avait disparu, nous laissant de beaux bénéfices. J'avais eu, moi surtout, de magnifiques occasions.

Après nous être procuré de nouvelles marchandises, que nous comptions revendre dans un autre

endroit, nous nous apprêtions à quitter le port, lorsqu'une dame assez jolie, mais très misérablement habillée, vint me prier de la prendre sur mon navire. Elle n'avait, me dit-elle, aucun moyen de me dédommager du service que je lui rendrais, mais son mari étant mort et ne lui ayant laissé aucune ressource, elle comptait sur notre charité pour pouvoir rejoindre ses parents qui habitaient le même pays que nous.

Il y avait une telle détresse

dans les yeux de la jeune femme, que je n'hésitai pas à lui accorder ce qu'elle me demandait et je lui abandonnai la plus belle chambre du navire, qui était celle que j'habitais. Puis je lui fis cadeau de riches vêtements de femme que je venais justement d'acquérir, sans me douter que j'en aurais aussitôt l'emploi.

Une fois en mer, mes deux frères et moi nous fîmes le compte exact de ce que nous avions gagné dans le port, et il se trouva que mes bénéfices étaient beaucoup plus considérables que les leurs.

Ils se montrèrent d'une telle jalousie, que je ne pus faire autrement que de leur adresser des reproches : une querelle s'engagea et, comme j'étais tout



Une dame misérablement habillée.

seul contre eux deux, ils me précipitèrent à la mer .. Puis, effrayés par leur crime, et afin qu'il n'en reste pas de témoin, ils jetèrent également dans les flots la femme que j'avais accueillie à bord du navire.

Or, cette femme était une fée des eaux qui, une fois rejetée dans son élément, reprit sa forme naturelle et s'occupa de me secourir. M'ayant pris dans ses bras, elle me transporta dans une île où, dès que je fus remis de mes émotions, elle me tint le discours suivant :

— Je ne vous étonnerai pas en vous disant que je prévoyais tout ce qui vient d'arriver. Si je vous ai demandé de me rapatrier c'est à seule fin de vous sauver la vie, car, à la manière haineuse dont vos frères vous considéraient dans le port, je pensais bien qu'ils feraient leur possible pour se débarrasser de vous. Si je ne me suis pas montrée tout de suite telle que je suis réellement, c'était afin d'éprouver la bonté de votre cœur. La façon dont vous avez accueilli ma prière m'a assez prouvé que je ne me trompais pas sur votre compte, et, dès ce moment, je fus absolument décidée à lutter de tout mon pouvoir contre la méchanceté de vos frères. Ces derniers, du reste, vont payer chèrement la noirceur de leur âme.

— Madame la fée, dis-je alors tout transporté d'admiration pour mon interlocutrice, croyez bien que je vous suis extrêmement reconnaissant de toutes vos bontés, mais, de grâce, pardonnez à mes frères. Malgré leur méchante conduite envers moi, je ne leur désire pas de mal.

— C'est possible que vous leur pardonniez, mais, moi, je ne puis le faire, et je vais, à l'instant même, les précipiter avec leur navire au plus profond de la mer.

— Soyez clemente, madame la fée, je vous en supplie, mes frères ont beau être très coupables, je ne peux me résoudre à leur perte. Promettez-moi que vous ne tenterez rien contre eux ?

Au lieu de répondre à ma question, la fée me transporta en un instant de l'île où nous nous étions réfugiés sur la terrasse de ma demeure, puis elle disparut avant même que je sois revenu de ma surprise.

Je repris possession de ma maison avec le plus grand plaisir. Mon premier soin fut de rechercher les trois mille sequins que j'avais mis en lieu sûr avant mon départ. Je retrouvai cette somme intacte et j'en fus bien aise, car je ne pensais pas rentrer jamais en possession des richesses que j'avais forcément abandonnées sur le bateau.

Lorsque j'eus constaté que l'ordre régnait toujours dans ma demeure, je m'en fus faire quelques visites à mes voisins qui m'accueillirent avec grande joie. Puis, je retournai chez moi, afin d'ouvrir ma boutique. Je fus alors très étonné de trouver sur le seuil les deux

chiens noirs que voici, qui se couchèrent à mes pieds d'un air soumis. Je me demandais à qui appartenaient ces deux animaux, lorsque la fée des eaux parut juste à point pour m'expliquer que ces deux chiens étaient mes frères, qu'elle avait condamnés à subir pendant dix ans cette métamorphose pour les punir de leur perfidie.

— Et le navire ? demandai-je.

— Le navire a disparu dans les flots ainsi que toutes les richesses qui vous appartenaient, répondit la fée, mais vous pouvez compter sur moi pour vous dédommager de cette perte.

Et elle disparut de nouveau, non sans me laisser,



Je vis deux chiens noirs.

cette fois, des indications précises sur le lieu où je pourrais la retrouver le jour où j'aurais besoin d'elle.

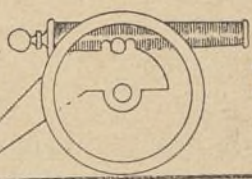
Aujourd'hui les dix années sont écoulées, et c'est afin de rejoindre la fée que je me suis mis en marche avec ces deux chiens qui reprendront bientôt, j'espère, grâce à elle, leur forme primitive.

Comme j'étais un peu fatigué, je me suis assis à cet endroit et c'est tout à fait par hasard que j'ai rencontré le vieillard qui mène la biche, et le marchand auquel vous aviez donné rendez-vous à cette même place.

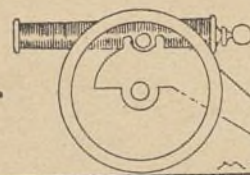
Voilà mon histoire, grand génie, vous avouerez qu'elle est assez extraordinaire.

— En effet, elle m'a fort surpris et, puisque telle était ma promesse, je rends la liberté au marchand qui a tué mon fils. Mais qu'il ne s'avise plus de jongler avec des noyaux de dattes, car il pourrait bien ne pas trouver deux vieillards aussi complaisants pour le sauver.

Ayant dit ces paroles, le génie disparut dans un nuage et le marchand resta seul avec les deux vieillards qu'il remercia chaleureusement. Puis il reprit le chemin de sa demeure. Sa femme et ses enfants témoignèrent d'une joie intense en retrouvant celui qu'ils croyaient disparu pour toujours et ils vécurent tous très heureux pendant un grand nombre d'années.



HISTOIRE DE GUERRE.



TRAITEMENT AU CHAMPAGNE

(Extrait d'une lettre d'un aumônier anglais).

Nombreuses sont les horreurs de la guerre, mais de ci de là, il y a une accalmie bienfaisante quand le rire, ce don béni de Dieu, vient jusqu'à nous.

J'ai passé ainsi une heure raliense, il y a deux jours, en me rendant dans un hôpital français, à vingt milles d'ici. J'y trouvai un de nos Tommies anglais comme seul et unique blessé, alors que le personnel se composait de cinq infirmières et d'un corps médical assez important.

Il va sans dire que, dans ces conditions, notre brave troupier ne manquait pas de soins et menait une existence exempte de soucis. Il était tombé d'un train et s'était blessé au dos. Les infirmières s'empressèrent de leur mieux autour de leur unique patient, et demandèrent l'avis des médecins, car son malaise se manifestait surtout par une faim atroce. « Il a toujours faim, disaient-elles, il faut lui donner à manger toutes les trois heures. »

Il fallut ordonner un traitement, car notre ami

se plaignait de mal de gorge. Evidemment il avait pris froid, mais quelle médication serait la plus efficace? Elles lui avaient donné un gargarisme oxygéné et ajouté du champagne de leur propre autorité. Craignant cependant de n'avoir pas en cela l'approbation du corps médical, elles le consultèrent et leurs scrupules furent vite apaisés en apprenant que ce curieux malade pouvait prendre de tout.

« Heureusement, dirent-elles, car voici quatre jours qu'il prend du champagne trois fois par jour! »

Et le voilà dans son lit, toujours affamé : Champagne, poulet, bouillon, gargarisme... Son état est variable; tantôt il a froid, tantôt il a chaud, mais sa température reste invariablement normale. Aussi la douleur qu'il ressent à sa plaie grandit-elle de jour en jour, à l'entendre.

Mais l'appétit et la soif ne diminuent pas et la température reste obstinément normale.

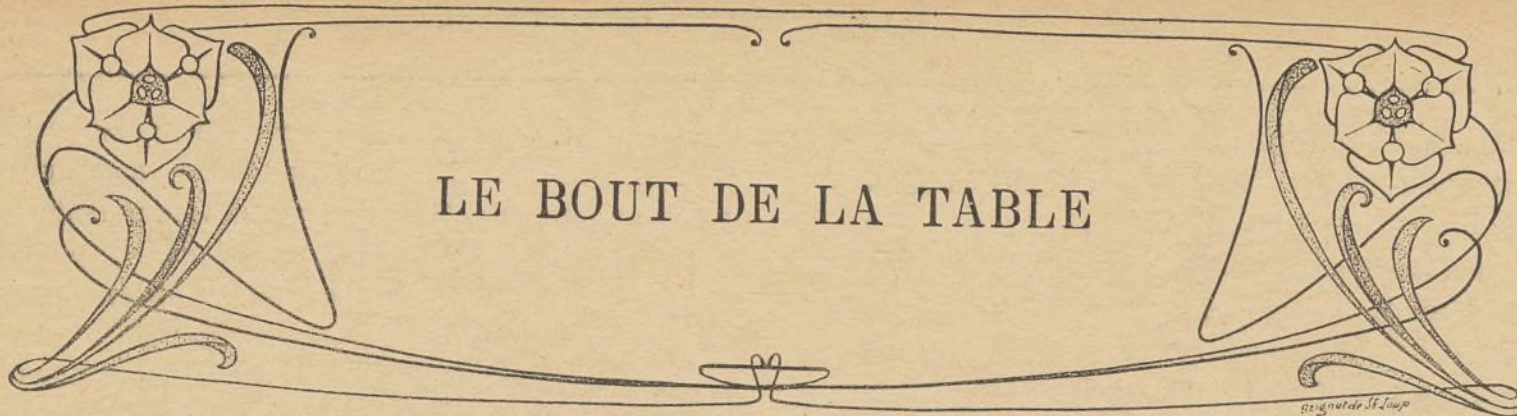
L'ORTEIL INDÉSIRABLE

(Extrait d'une lettre d'Australie).

Un jeune homme robuste, un vrai athlète, que je connais fort bien, s'est vu refuser au conseil de révision des volontaires australiens, pour une raison pour le moins inattendue : à cause d'un orteil difforme recouvert par l'orteil voisin. Cela ne le gênait d'ailleurs en rien, car ce jeune homme est très apte à la course et un joueur de football émérite.

Très vexé, il se rendit sans délai chez le docteur de sa famille et fit si bien qu'il le décida, après des arguments persuasifs, à lui amputer le doigt de pied malencontreux.

Le voici guéri et fier d'être accepté par le corps expéditionnaire qui part pour l'Angleterre, laissant à la terre d'Australie l'orteil indésirable.



Aux grands dîners de famille
— Que la famille fourmille
Ou qu'on soit très espacé —
Ainsi que le veut l'usage,
Chacun est, suivant son âge,
Ou plus ou moins haut placé.
Les grands, à l'air respectable,
Sont toujours les mieux lotis...
Et c'est au bout de la table
Que l'on met les plus petits.

Leur tenue est nette et sage.
Quand on leur offre au passage,
Les plats dorés ou fumants,
Ils jettent, avant d'en prendre,
Un œil anxieux et tendre
Du côté de leurs mamans.
C'est ce verdict équitable
Qui règne, sans démentis,
Là-bas, au bout de la table
Où l'on met les plus petits.

Avec leurs frimousses roses
Ils se moquent bien des choses
Qu'on dit « en société »,
Et leur bon sens très pratique
Préfère à la politique
Une tranche de pâté.
Pendant qu'à grands cris on table
Sur les chances des partis...
Là-bas, au bout de la table,
Ils mangent, les bons petits.

Leurs mimiques attendries
Vont aux fines chatteries
Que leur promet le dessert :
Fruits glacés qu'on dresse en cône,
Mandarines d'un beau jaune
Sur les mousses d'un beau vert.
Pour ce régal délectable
Ils ont des regards gentils,
Là-bas, au bout de la table,
Les petits, les tout petits.

Mais, hélas ! qui n'a sa peine ?
Souvent leur attente est vaine.
Car, prudente jusqu'au bout,
La maman — qu'on se le dise ! —
N'admet qu'une friandise
Alors qu'on voulait « de tout » !
C'est le deuil inévitable
Des rêves anéantis,
Là-bas, au bout de la table
Où l'on met les tout petits.

Chers enfants, séchez vos larmes !
Certes il est plein de charmes
Le spectacle merveilleux
De ces choses raffinées
Dont les grâces contournées
Vous écarquillent les yeux.
~~Mais~~ l'âge épouvantable
Pour vos frêles appétits,
Petits du bout de la table,
O tendres et chers petits !

D'ailleurs, dans bien peu d'années,
— Ainsi vont les destinées ! —
Ne vous trouverez-vous pas
Parmi ces personnes graves,
Parmi ces grands, ces burgraves,
Que vous enviez tout bas ?
Vous prendrez l'air redoutable
Des vieux... qui seront partis...
Tandis qu'au bout de la table
S'assoiront d'autres petits.

Allons, enfants, qu'on relève
Ces jolis fronts pleins de rêve,
Ces jolis fronts chevelus,
Et, sans envier personne,
Contents de ce qu'on vous donne,
Ne demandez rien de plus,
Car la place souhaitable
Est — je vous en avertis ! —
Le bout, le bout de la table
Où l'on met les tout petits !

JACQUES NORMAND.

LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)

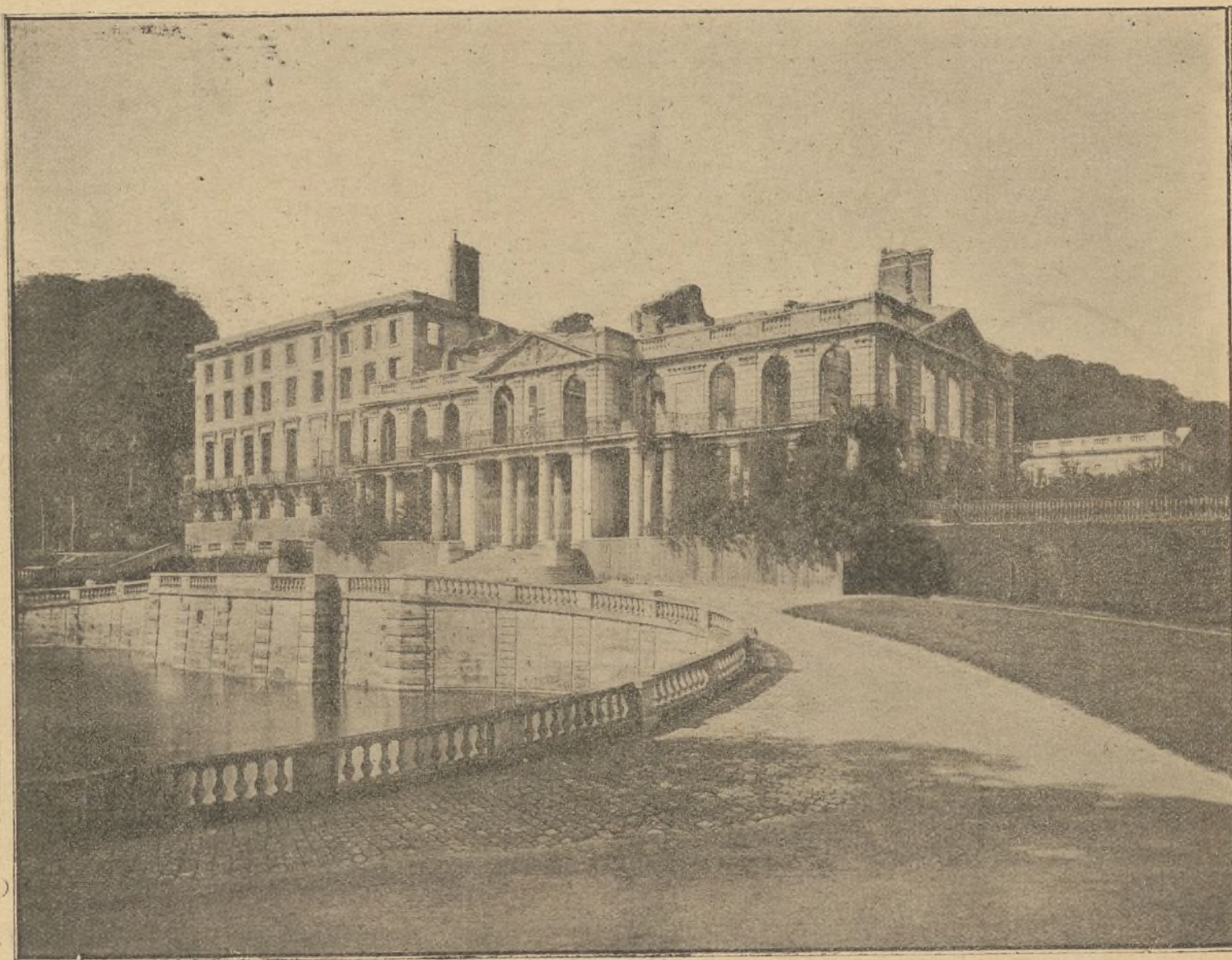
— Qu'est-ce que j'entends? on se dispute? qu'y a-t-il donc?

— C'est Jacques qui prétend qu'il y a un château à Saint Cloud. N'est-ce pas, oncle Fred, qu'il se trompe.

— Il n'y a pas de château à Saint-Cloud...

— Oh! non! oncle Fred, nous sommes sages nous sommes sages.

— Ce n'est pas trop tôt, méchants polissons. Simone et Jacques, vous avez tous les deux raison. Les derniers vestiges du château de Saint-Cloud ont disparu il y a seulement une vingtaine d'années.



Le château de Saint-Cloud.

— Là! Tu vois bien que j'avais raison, monsieur l'entêté.

— Ne te hâte pas de triompher, Simone. Il n'y a pas de château à Saint-Cloud, comme je viens de vous le dire, mais il y en a eu un.

— Là! je savais bien que tu avais tort, mademoiselle J'ordonne.

— Ah! mais, vous n'avez pas fini tous les deux? Si vous continuez à vous comporter comme de petits coqs en colère, je vous plante tous là.

Moi qui vous parle, je me souviens très bien des ruines restées debout après l'incendie de 1870.

— Un incendie allumé par les Prussiens qui occupaient le château pendant la guerre, n'est-ce pas, oncle Fred?

— On le suppose, mais on n'en est pas sûr. Les ennemis n'ont jamais avoué avoir commis cet acte de vandalisme et il se peut qu'ils n'aient été pour rien dans la catastrophe; mais, en tous cas, ils se gardèrent bien de défendre le château contre les

flammes et s'occupèrent uniquement de piller le mobilier, les objets d'art et les peintures qu'ils convoitaient.

— Et les pendules, oncle Fred?

— Les pendules aussi, très certainement.

— Elles devaient être très belles les ruines, oncle Fred?

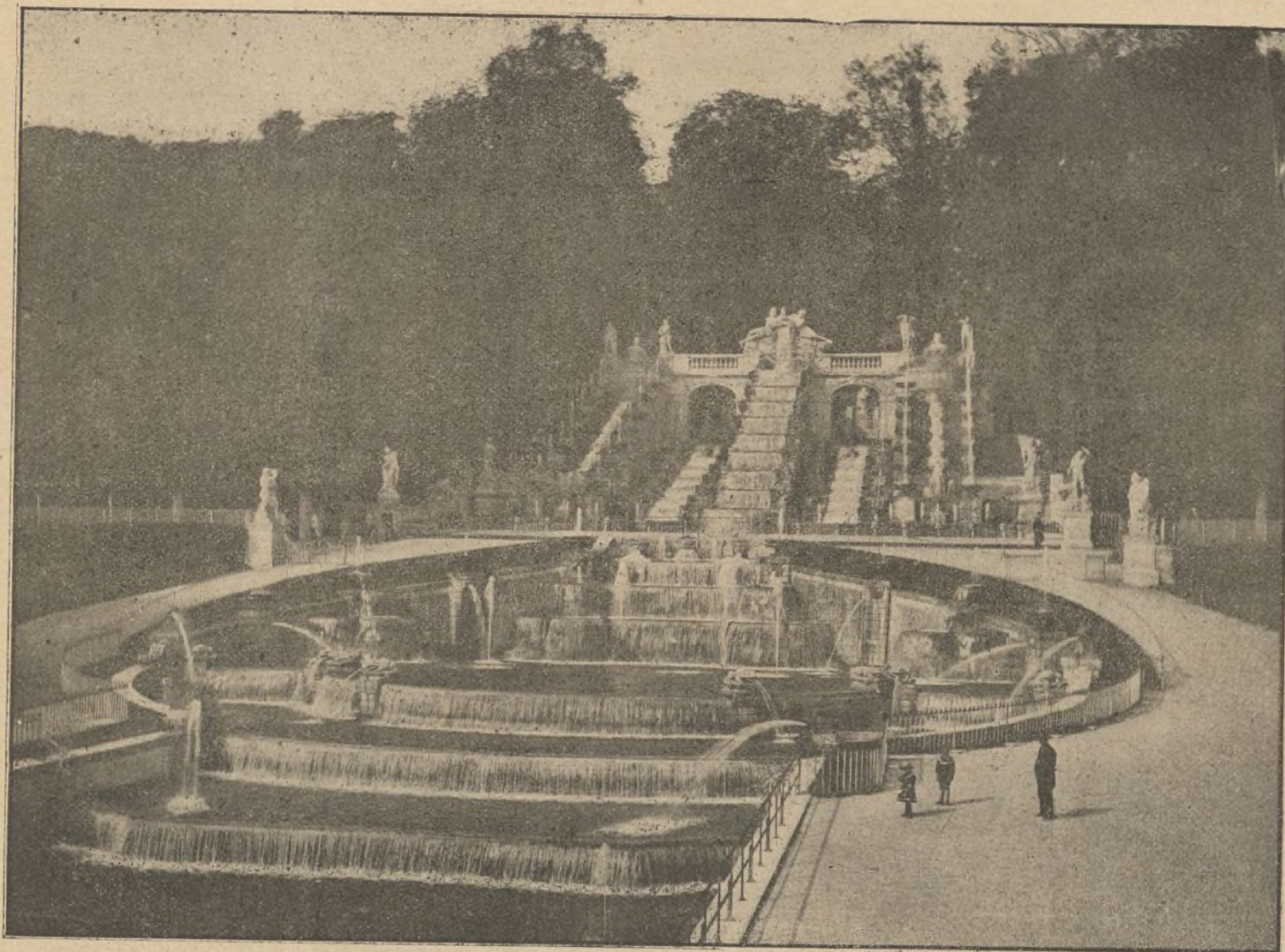
— Au moment où on les fit disparaître, après avoir renoncé à l'espoir de restaurer un jour l'élégant édifice, les murs écroulés et les pierres calcinées

simple maison de campagne, assez vaste, mais fort modeste, et qui fut le théâtre de l'assassinat de Henri III. Ce malheureux roi venait d'établir son quartier général à Saint-Cloud pour lutter contre les ligueurs, lorsqu'il périt sous le poignard de... Au fait, dites-moi donc de qui?

— De Jacques Clément.

— Très bien, Denise.

Les embellissements qui transformèrent la modeste maison de plaisance en une des plus luxueuses



Cascade du château de Saint-Cloud.

étaient envahis par des verdures sauvages, dont le vent avait semé les graines au hasard. L'aspect était pittoresque, mais les souvenirs évoqués par ces débris noircis si pénibles, qu'on eut raison de faire place nette; aujourd'hui, rien ne rappelle le souvenir de cette résidence favorite de tant de nos souverains.

— De quelle époque datait le château?

— Il avait été bâti par un aventurier italien, du nom de Jérôme de Gondi, qui était venu chercher fortune en France à la suite de Catherine de Médicis. Cela vous reporte à quelle date?

— Au seizième siècle.

— Très bien, ce n'était à ce moment qu'une

habitations des environs de Paris sont dus à un financier allemand, Hervard, père du conseiller Hervard, chez qui un de nos plus grands poètes termina ses jours.

— La Fontaine?

— Lui-même, je ne pensais pas que vous vous seriez souvenu de ce détail.

Hervard était contrôleur général des finances et il acquit, à ce métier, une fortune suffisante pour acquérir la maison de Jacques de Gondi et en faire un des séjours les plus renommés de l'époque, si bien que Louis XIV pensa acquérir ce domaine pour en faire présent à son frère, Monsieur, duc d'Orléans.

— Hervard voulait donc le vendre?

— Pas le moins du monde, mais le roi Soleil n'avait pas coutume de consulter l'avis de ses courtisans. La demeure lui plaisait, il vint la visiter et fut reçu avec une magnificence incomparable par le contrôleur général, très fier d'une aussi auguste visite. Le roi était accompagné de Mazarin. Ce dernier, qui ne tarissait point de louanges, dit à

— Dis vite, mon oncle.

— Le lendemain de la visite du roi, Hervard vit arriver un notaire muni d'un acte de vente en bonne et due forme. Louis XIV se rendait acquéreur de Saint-Cloud, moyennant les trois cent mille écus avoués par le contrôleur général.

— Alors?

— Alors, il n'y avait qu'à s'incliner ou à perdre à



Parc de Saint-Cloud.

Hervard : « Cette merveille a dû vous coûter des millions? »

— Monsieur le Cardinal, en sa grande bonté, exagère la splendeur de ce lieu, qui n'est qu'un bien modeste asile, répliqua Hervard ne voulant pas avouer quelle quantité de deniers publics il avait mis dans ses poches. Ce domaine, tout compté, ne me revient pas à plus de trois cent mille écus.

— Etait-ce vrai, oncle Fred?

— C'était un mensonge. Il avait dépensé plus de deux millions dans sa nouvelle résidence; mais il voulait dépister les soupçons de Mazarin. Or, savez-vous ce qui advint?

tout à jamais son crédit auprès du roi et un emploi des plus lucratifs. Hervard s'inclina et affecta même d'être heureux de céder sa résidence à Louis XIV, ou plutôt à Monsieur, frère du roi.

De nouveaux embellissements furent exécutés par le duc d'Orléans et, cette fois, la demeure du contrôleur général fut transformée en un véritable palais. Le Nôtre fut chargé de dessiner le parc et les nouveaux jardins; Mansart répara et agrandit les célèbres cascades déjà renommées du temps de Jérôme de Gondi, et à Mignard, venu d'Italie, fut confiée la décoration des appartements. Saint-Cloud devint un séjour enchanteur que le roi et la reine

visitaient souvent. Mais les fêtes magnifiques qui animaient ce merveilleux décor furent interrompues par la mort de la femme de Monsieur, Henriette d'Angleterre, qui mourut subitement, empoisonnée, croit-on.

Avec la princesse Palatine, seconde femme de Monsieur, les réjouissances recommencèrent. Puis, le palais passa dans les mains de Louis-Philippe d'Orléans qui le vendit ensuite à Marie-Antoinette.

Nous voici maintenant à l'époque de la Révolution.

— Le château fut-il très endommagé ?

— Pas énormément, il fut seulement dépouillé de ses meubles, et le parc, ouvert au public, devint la promenade favorite des Parisiens. Quelques années plus tard, il fut le théâtre du renversement de la première république.

— Comment cela ?

— Le 18 brumaire 1799, les représentants du peuple, convoqués officiellement dans l'orangerie de Saint-Cloud, furent dispersés par les grenadiers de Bonaparte, premier Consul, qui choisit pour sa résidence d'été le palais de Saint-Cloud et y fit exécuter de nombreuses réparations. Devenu empereur, il y épousa l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Louise, et il y vit naître plus tard, le roi de Rome, son fils.

— Le roi de Rome était né à Saint-Cloud ?

— Pourquoi cela t'étonne-t-il autant, Simone ?

— Parce que je ne le savais pas, mais je m'en souviendrai.

— En 1815, le parc fut dévasté par les troupes de Blücher, qui mit une sorte d'ostentation à souiller,

lui-même, l'intérieur du palais. On raconte qu'il couchait tout habillé dans le lit de Napoléon, et qu'il prenait plaisir à déchirer avec ses éperons les draps et les tentures impériales.

La tourmente passée, Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe habitèrent le palais de Saint-Cloud et y firent des agrandissements considérables.

Comme Napoléon I^{er}, Napoléon III résida à Saint-Cloud ; dans le même décor les mêmes fêtes se déroulent pareillement, interrompues par l'invasion étrangère. Le 13 septembre 1870, le feu dévora le palais témoin de tant de souvenirs et rempli de tant de chefs-d'œuvre !

Je pense que vous savez d'où vient le nom de Saint-Cloud ?

— De Clodoald, oncle Fred.

— Qui était Clodoald ?

— Le petit-fils de Clovis. Il fonda un monastère autour duquel des maisons se groupèrent formant un village qu'on appela le village de Clodoald, puis Saint-Cloald, quand ce pieux fils de Clodomir fut canonisé, et enfin Saint-Cloud.

— Ma foi, Jean, tu parles comme un livre. Mais sais-tu comment s'appelait le hameau où Clodoald érigea son monastère ?

— Non, mon oncle.

— Il s'appelait *Novigentum*, c'est-à-dire quelque chose comme Nogent-sur-Seine ; comme tu l'as très bien dit tout à l'heure, *Novigentum* devint vite le village de Clodoald, et c'est maintenant presque une ville de sept mille habitants au moins.



LES MÉSAVENTURES D'UNE ÉPONGE

Je suis née tout au fond de la mer bleue et profonde qui baigne la Syrie. Le bruit des vagues m'a bercée; serrée contre mes sœurs, je vivais heureuse entre les algues et les plantes étranges, qui peuplent le fond de l'onde mystérieuse. Le corail, près de nous, étendait ses branches roses et le poisson bavard, en frétilant, venait nous conter les histoires d'un monde qui s'étendait, disait-il, au-dessus de nous. De grands bateaux glissaient vite, bien vite, sur l'Océan immense; nous ne voulions le croire, et nous riions de ses récits.

Un jour cependant une forme étrange descendit jusqu'à nous, c'était un homme; nous arrachant sans pitié au rocher notre demeure, il nous remonta sur son dos, dans une de ces embarcations dont nous avions ri. Ce fut un déchirement pour mes sœurs et moi : seul, un pauvre enfant qui a quitté les siens comprendra notre désespoir!

Piétinée, pressée, lavée pour me donner une blancheur parfaite, je perdis sous le coup des émotions la notion des choses, jusqu'au jour où je m'éveillais dans une corbeille, entourée de mes sœurs, dans un vaste magasin, où la foule se pressait aussi nombreuse, me semblait-il, que les vagues de la mer.

A côté de nous s'étaient des flacons de parfums, des savons odorants, entourés de fins papiers. Une fillette en passant épela : « Par-fu-me-rie. »

— Que faisons-nous, à dessécher ici, demandai-je à mes voisines?

Ma question reçut une réponse presque immédiate.

— Je voudrais, dit une jeune femme à un commis,

je voudrais une éponge..., très fine : c'est pour ma petite fille.

— Voilà, madame, fit celui-ci, indiquant la corbeille.

La main longue et gantée de cette tendre maman

se promena quelques instants parmi nous, elle me prit, me retourna et conclut :

— Je prends celle-ci.

On m'empaqueta en compagnie d'un savon qui sentait bon la violette et d'une minuscule brosse blanche.

— Ce doit être une gentille petite fille, puisque sa maman demande pour elle des choses douces et fines, dis-je à mes compagnons.

— Oh! répondit le savon sceptique, avec les enfants on ne sait jamais.

— Car la plupart d'entre eux sont, paraît-il, difficiles, fit la voix rude et faguet de la brosse à dents.

A peine étions-nous entrés dans une jolie chambre où de gaies fleurettes bleues couraient sur les tentures, qu'une gamine de six

ans se précipita sur celle qui nous portait.

— Bonjour, petite mère! Qu'est-ce qu'il y a dans ce paquet? C'est pour moi?

— Oui, fit sa maman l'embrassant tendrement tout en déliant la faveur qui nous enserrait : C'est une éponge toute neuve, pour remplacer la tienne, un beau savon vert et une jolie brosse pour tes quenottes.

La bouche de la fillette se plissa en une moue dédaigneuse.

— J'aurais mieux aimé des joujoux que cette vilaine éponge, dit-elle en me désignant.

Et frottant son nez sur le savon :



Je voudrais une éponge très fine.

— C'est vrai qu'il sent bon; mais il va falloir encore se laver! Quant à celle-ci, je ne m'en servirai pas, ajouta-t-elle, en jetant la brosse au loin sur la table.

— Tu n'es pas gentille, Colette, de m'accueillir ainsi, observa seulement maman qui sortait de la chambre.

— Pour sûr, que vous n'êtes pas gentille, punctua une femme en bonnet, tout en nous rangeant proprement sur une ravissante toilette enfantine, et immédiatement elle me plongea plusieurs fois dans une cuvette, dont j'aspirai l'eau avec délices.

— Toi, nounou, laisse-moi tranquille, murmura la petite boudeuse.

Vilaine éponge, avait-elle dit : j'étais vexée, humiliée, ce n'était pas la peine de me réjouir en venant à elle!

— Hum! hum, fit le savon moqueur qui, débarrassé de sa rigide enveloppe, n'était pas mécontent d'être le préféré.

— Je me vengerai! criait la brosse à dents belliqueuse.

Un peu plus tard, l'heure du déjeuner étant proche, nounou de sa voix la plus affable appela :

— Venez, Colette, venez que je vous prépare pour aller à table rejoindre papa et maman.

La petite approcha; mais quand je frôlai sa joue :

— Laisse-moi, nounou, tu me fais du mal; j'aime encore mieux la vieille!

Décidément, je ne plaisais pas. C'est une très grosse souffrance qu'être repoussé — même pour une éponge — et les petits enfants devraient songer à cela quand, dépités, ils jettent au loin tendresses et choses! Colette ne prit nul garde à ma peine, s'amusa quelques instants à faire mousser son ami savon, puis fraîche, jolie dans son tablier ajouré, s'envola comme un oiseau.

— C'est une petite peste! clamait la brosse à dents.

— Je voudrais être au fond de la mer, avec mes gentils amis, les poissons! continuais-je.

— Cela s'arrangera, marmottait savon conciliant.

Les jours suivants n'apportèrent aucun changement à mon sort; chaque matin, chaque soir, les mêmes scènes se reproduisaient.

Colette rageuse hurlait : « Cette vilaine éponge, cette sale éponge, je la déteste! » et elle me serrait à m'étouffer entre ses doigts menus, cherchant à me déchirer.

Mes amis, pour me venger, lui jouaient quelques tours : savon la piquait au coin de l'œil. Brosse à

dents, qu'elle n'employait que pour Florinde sa poupée à laquelle elle avait déjà cassé deux dents, (tant elle était exigeante de propreté pour sa fille), brosse à dents rêvait de lui meurtrir la gencive, mais la fillette s'esquivait.

Un soir, alors que nounou n'était pas là et que maman surveillait sa fille de loin, Colette était venue laver son grand ménage dans la cuvette. Elle se servait de moi pour nettoyer miettes de gâteau et confitures; tout à coup, elle me regarda :

— Toi, tu me fais gronder tous les matins! Tu vas voir ce que je vais faire de toi, je vais te perdre.

Et pressant toute l'eau que je contenais, elle me roula dans un papier et me glissa entre le

mur et l'armoire.

Je passai là une nuit cruelle; j'avais soif, j'étais perdue, bien perdue, n'ayant pu, comme le petit Poucet, remplir mes poches de cailloux blancs!

Quand il s'agit de faire la toilette du diabolin en jupon qu'était ma jeune maîtresse, j'entendis nounou aller et venir.

— Où donc est l'éponge? Je l'avais cependant rangée! Colette, vous ne l'avez pas prise?

— Mais non, répondit effrontément l'enfant.

Oh! la vilaine petite menteuse, je trépignais dans ma cachette, j'aurais voulu crier, d'autant que la maman de Colette dit, sévère :



Cette vilaine éponge, je la déteste



Un soir que Nounou n'était pas là!

— Vous n'avez pas d'ordre, nounou, vous ne rangez pas les affaires!

Et, mécontente, elle sortit.

Alors, il se fit dans la chambre un grand silence, interrompu seulement par un bruit de sanglots. De loin, je vis nounou assise sur la chaise basse, la tête dans ses mains, qui pleurait à fendre l'âme.

Colette, en chemise de nuit, le doigt dans la bouche, devant elle, la regardait. Alors, je vis une chose étrange, une chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout : Colette, la méchante Colette, entourait le cou de nounou de ses deux bras et se mit à pleurer aussi, criant :

— Je ne veux pas que tu pleures, et je vais dire tout de suite à maman que c'est moi qui ai caché l'éponge exprès!

Et, sans souci de son costume de nuit, elle courut chez sa mère. Un instant après, celle-ci reparut, tenant l'enfant dans ses bras :

— Ma pauvre nounou, fit-elle, vous avez trop de mal avec cette méchante petite; dorénavant, je l'habillerai.

Je fus tirée de ma cachette; je n'en voulais plus à Colette, ma rancune s'était éteinte. Au fond de la grande mer qui va et qui vient tour à tour, dont les

flots effacent tout, j'avais appris à oublier et à comprendre que le bien et le mal se disputent, tel le flux et le reflux, l'âme des petits enfants.

« Elle a bon cœur, pensais-je, avec cela tout est sauf! »

Cette accalmie ne fut pas de longue durée; la toilette du matin fut aussi orageuse avec maman qu'avec nounou. Un beau matin de juin, dans un accès de colère, Colette me saisit, s'élança et me jeta par la fenêtre.

— Cette méchante éponge! J'en ai assez!

Je m'étais sur la voiture d'une marchande de cerises qui appelait :

« A la fraîche! A la fraîche! »

En recevant cette singulière marchandise, elle leva la tête vers la croisée qui se fermait :

— En voilà des bourgeois! cria-t-elle, et d'une main vigoureuse, elle m'envoya m'aplatir sur le trottoir.

Dans ma douleur, j'eus le soulagement d'entendre les cris de Colette qui recevait, je suppose, la bonne correction qu'elle aurait dû avoir depuis longtemps!

J'étais seule au monde, séparée de mes vieux amis : savon et brosse à dents. Les passants affairés, distraits, me repoussaient du pied sur le trottoir : j'étais perdue.

Soudain une voix fluette s'écria :

— Oh! regarde donc, Miette, qu'est-ce ceci?

— Une éponge, répondit la jeune fille, ainsi interpellée.

Elle me ramassa, me pressa dans la paume de sa main :

— Une éponge fine, presque neuve!

— A quoi servira-t-elle? reprit la petite voix.

— Tu verras; arrivée à la maison, je la nettoierai, puis je m'en servirai pour la toilette.

Bras dessus, bras dessous, les deux sœurs regagnaient le faubourg lointain qu'elles habitaient.

— Quel bonheur! disait la cadette, une gamine de huit ans, dont le modeste sarrau noir et le cartable sous le bras disaient la sortie de l'école.

Miette, la grande, servait de petite mère à Paulette, car elles étaient orphelines. C'était une petite mère très attentive, que cette jeune ouvrière; je vis cela au geste tendre avec lequel elle entourait Paulette de son bras, rajustant sa collerette et prêtant une oreille attentive aux menus propos de l'enfant.

Elles avaient aussi un grand frère, Jean, dont le travail aidait à les faire vivre.

J'appris ces détails en notre promenade qui se termina dans une cour, où de modestes chambres s'ouvraient sur de pauvres jardinets. D'un geste rapide, Miette enleva le chapeau de la petite et le sien et, me posant sur la table, elle se mit en devoir

d'allumer le feu. Bientôt le bois pétilla, l'eau se mit à chanter dans la bouillote.

Paulette n'osait me toucher. Les doigts légers de l'ainée me pressèrent plusieurs fois dans l'eau tiède. Un citron, sous son habit jaune, me frottait vigoureusement :

— N'aie pas peur, disait-il, tu vas redevenir belle.

Débarrassée de toute poussière, je l'étais en effet. Alors, Paulette se hasarda à me passer sur ses joues.

— Oh ! que c'est doux, dit-elle, bien plus doux que la grosse serviette qui racle la peau. Que je suis contente.

Les petites filles sont décidément étranges ; Colette, qui avait tant de belles choses, n'était satisfaite de rien ; celle-ci, qui a si peu, est toujours joyeuse.

Et la petite tournait autour de la table, portant verres, assiettes, couverts, tandis que Miette, en chantant, préparait le repas.

— Voici Jean, cria l'enfant.

Elle s'élança vers un grand garçon, droit comme un arbre de futaie, aux yeux vifs et clairs, auquel elle conta avec volubilité la chance de sa trouvaille. A nouveau, je fus exhibée :

— Elle est de très belle qualité, dit le jeune homme.

Et quand le dîner fut terminé, que les deux aînés se furent raconté les mille riens de la journée, Jean, qui était savant, prit la fillette sur ses genoux et lui conta mon histoire :

Je venais de bien loin : du fond de la mer ; et, tandis qu'il décrivait toutes les choses merveilleuses de mon ancien domaine, il me semblait être bercée à nouveau par le clapotement de l'eau sur mon rocher natal.

— C'est très beau, ton histoire, conclut Paulette, et, me prenant avec respect, elle me posa avec précaution sur la simple table de bois blanc, qui lui servait de toilette.

Chaque matin, Miette venait m'y prendre, et toujours Paulette m'accueillait avec joie, s'attardant à me manier. Je n'étais plus traitée de vilaine, de laide... j'étais heureuse !

Chaque matin aussi, mes trois amis partaient. Jean allait à son bureau, Miette à l'atelier et la petite à l'école. Quand il faisait un beau soleil, sous prétexte de me sécher, Paulette me posait sur le rebord de la fenêtre, entre les géraniums. Bien abritée, j'attendais le retour de ma petite amie, et ne me fâchais pas quand une grosse pluie me transperçait de part en part. Oh ! les braves enfants, qui, par leur travail, reformaient le foyer brisé par la mort de leur papa et de leur maman.

Certain jour, je me chauffais au soleil ; géranium rouge, — qui était coquet, — me contait ses espoirs ;

nous fûmes troublés dans notre quiétude par une voix nazillarde :

— J'espère, qu'ils se mettent bien ! Une éponge, comme des propriétaires... et des fleurs !... On se croirait chez le Président de la République !

Ce disant, un bras long, que terminait une main sale, se tendit vers moi et m'enleva à travers les barreaux de bois qui fermaient le jardinet, puis elle arracha brusquement quelques touffes de géranium.

La même main attachait les fleurs à la boutonnière d'un veston crasseux, et me cacha sous une casquette.

— Suis-je t'y beau !... Ma vieille, à l'ouvrage, va falloir se cavalier : c'est demain les élections, entendis-je, et, à grandes enjambées, l'individu s'enfuit.

Dans la rue, il me sortit de ma cachette. J'eus le temps de l'examiner : c'était un affreux garnement d'une quinzaine d'années, aux yeux louches, au regard fuyant. Il portait à la main une marmite pleine d'une bouillie épaisse, dans laquelle il me jeta aussitôt. Pouah ! j'étouffais à côté d'un gros pinceau qui m'apostropha :

— Il ne faut pas faire la dégoûtée, j'y suis tous les jours, moi, dans cette colle de farine !

Une éponge dans de la colle : peut-on imaginer pareil supplice !

En un tour de main, le vilain garçon m'attachait solidement au bout d'un bâton, marmottant :

— Cela ira plus vite ainsi !

Toujours en courant, il me passa rapidement sur un mur, sortit, non moins vite, une énorme affiche verte de sa sacoche, l'étendit sur la place que j'avais préparée et partit plus loin, recommencer le même manège... D'autres gamins, à côté de nous, posaient des placards rouges, roses, les murs se garnissaient au milieu du brouhaha de la rue.

Et cela dura tout le jour. Le garnement n'interrompait sa besogne que pour badigeonner de colle blanche le museau d'un malheureux caniche noir, qui le suivait et hurlait lamentablement à cette cruelle plaisanterie de son affreux maître.

J'étais exténuée, rompue. Alors, assis sur une marche d'escalier, il m'enleva du bâton et ricana :

— Elle en a son compte. Ah ! ce qu'ils vont être étonnés les propriétaires là-bas, quand ils ne retrouveront plus leur cabinet de toilette au complet !

Oui, elle serait étonnée, la pauvre petite Paulette ; étonnée et triste d'avoir perdu son amie qui glissait chaque matin sur ses yeux en lui parlant de la mer lointaine, et comme Miette n'était pas riche, Miette aussi serait triste, de ne pouvoir, faute d'argent, me remplacer au caprice de sa sœur. La grosse serviette, qui « racle la peau » comme disait Paulette, reprendrait son office...

Le mauvais gamin aux mains duquel j'étais tombée me jeta une dernière fois dans la colle, puis, d'un geste méchant, m'envoya dans l'espace.

Je tournoyai et retombai sur une terrasse peu élevée autour de laquelle couraient des glycines aux grappes pâles.

De grandes baies ouvertes me laissaient voir de luxueux appartements, et tout près de la place où je gisais maintenant, pauvre petite chose informe, s'ouvrait une ravissante chambre de jeune fille.

Ah ! si j'avais été neuve et fraîche, j'aurais trouvé là ma place ; mais, meurtrie sous la livrée que je portais, que pouvais-je espérer ?

Une femme de chambre allait et venait ; de loin, je l'entendis :

— M^{lle} Edith, c'est la bonté même, elle a treize ans .., on lui en donnerait vingt, tant elle est douce et polie.

J'essayais de voir cette enfant délicieuse. Hélas ! je ne pouvais bouger.

Puis, la camériste ferma les volets qu'elle accrocha soigneusement à l'intérieur, tira les rideaux et tout retomba dans le silence.

La nuit était venue ; dans la rue, les passants devenaient rares, et seuls, de loin en loin, quelques réverbères jetaient leur lueur, dans cette soirée de mai. Bientôt, une pluie bienfaisante tomba ; peu à peu, en me pénétrant, elle calma mon angoisse et me rendit quelque vigueur.

Tout à coup, deux ombres parurent au milieu des glycines :

— C'est par ici, disait l'une.

— Chut ! pas de bruit, répondait l'autre.

Deux hommes escaladaient le balcon. Je les vis, armés de pinces, s'approcher du volet d'Edith. J'en

frémis, j'aurais voulu crier. Alors, laissant couler l'eau qui m'emplissait, l'un des bandits glissa sur la colle délayée.

Au bruit de sa chute, la porte sous la terrasse s'ouvrit brusquement :

— Au voleur ! au voleur ! criait le concierge.

En un instant, les fenêtres s'ouvrirent et la terrasse s'emplit de monde. Les deux voleurs furent arrêtés au moment où ils sautaient dans la rue.

A la fenêtre, le père d'Edith s'élançait :

— Ne crains rien, ma chérie.

Tout retomba dans le silence ; le lendemain seulement, on m'aperçut, et à côté, la trace des pas du cambrioleur :

Edith ramassa mes lambeaux :

— Pauvre vieille éponge, s'écria-t-elle, sans toi, que serait-il arrivé ? Papa, dit-elle, il ne faudra pas la jeter ; sans elle, peut-être, n'auriez-vous plus de petite fille !

A quelque temps de là, Edith s'embarqua avec son père, pour rejoindre son pays natal.

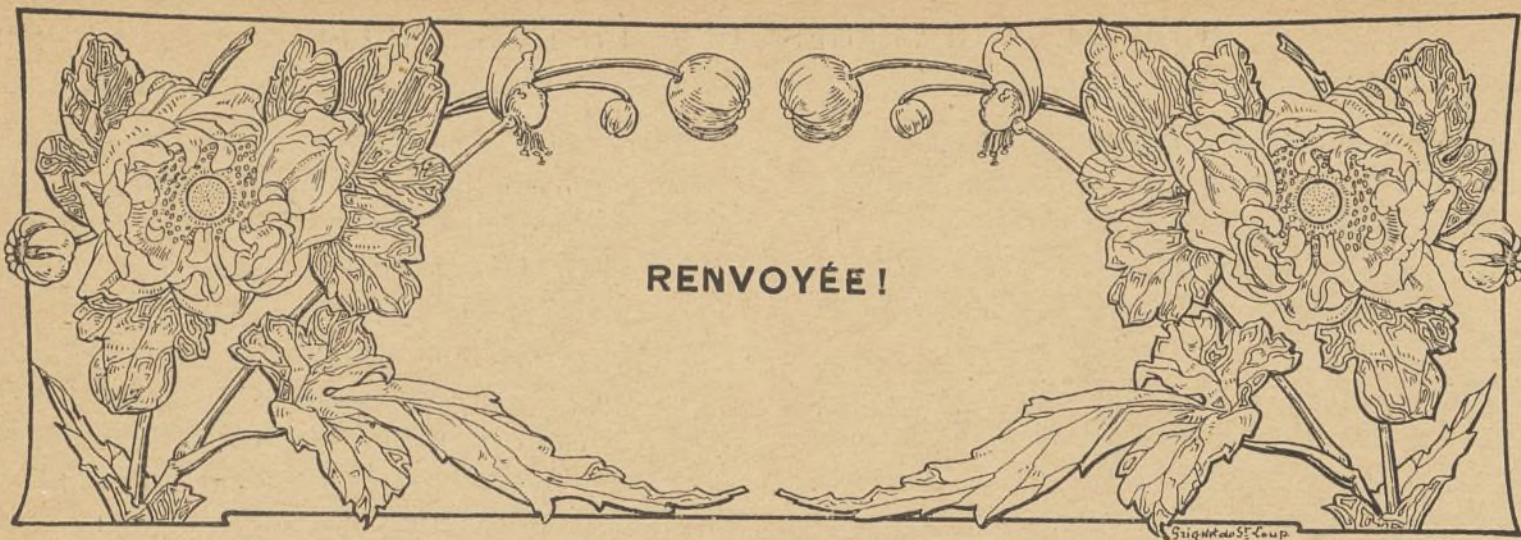
Accoudée au pont du bateau, quand nous fûmes en pleine mer, elle me prit de la boîte étroite où elle m'avait serrée :

— Retourne aussi dans ton pays petite éponge, et n'oublie pas Edith, que tu as sauvée ! murmura-t-elle.

Après avoir flotté quelque temps sur la vague, lentement je descendis au fond de l'Océan : j'y retrouvai ma splendide demeure, région de mystère aux tiges arborescentes, aux lueurs douces et féeriques. A mes sœurs retrouvées, je conte cette histoire, que les gros poissons écoutent, émerveillés.

BRUYÈRE.





Les élèves de la classe de sixième descendent en silence le grand escalier de pierre du pensionnat; mais, au signal donné, les langues se délient et une vingtaine de fillettes s'élancent en courant et en criant dans la vaste cour.

Deux heures de classe, deux heures de tranquillité, cela paraît invraisemblable quand on a de neuf à onze ans.

Yvonne tient à la main un livre à la reliure rouge, aux tranches dorées; impatiente de sauter à la corde, elle le pose sur le bord de la fenêtre de la salle d'étude, et, rieuse, rejoint ses compagnes.

Clotilde la suit de l'œil, s'approche doucement et feuillette le volume; quand Yvonne revient :

— Prêtez-moi votre livre, vous me ferez tant de plaisir.

— Je veux bien, mais ne le perdez pas, grand'mère me l'a donné, il est très joli.

La cloche, en sonnant, interrompt ce dialogue; silencieuses, sur deux rangs, les fillettes reprennent le chemin de l'étude.

Elles sont gentilles toutes, malgré leur uniforme trop lourd et trop ample, avec leurs cheveux soigneusement nattés et leur nœud de velours noir.

Yvonne expédie ses devoirs, annonce ses leçons; étourdie, elle ne songe plus à son livre, mais bien à la sortie prochaine.

A côté d'elle, Thérèse, distraite, rit des espiègleries de ses voisines et regarde voler les mouches.

Quant à Clotilde, abritée derrière un rempart d'atlas, de cahiers, de dictionnaires, elle dévore le livre, objet, tout à l'heure, de sa convoitise.

Dieu, qu'il est intéressant ! Jamais elle n'a lu rien de plus amusant.

Ah ! si elle en avait un semblable, que de fois elle le lirait et le relirait, alors qu'Yvonne, certainement, n'y songera plus demain.

Clotilde pense elle aussi à une grand'mère, mais elle est loin, pas moyen de lui demander un tel présent... Quant à maman, elle trouvera, sans doute, que sa fille ne travaille pas assez bien pour mériter une récompense.

Et peu à peu une idée s'implante dans l'esprit de

l'enfant : elle veut ce livre, elle l'aura. Elle l'examine plus attentivement. Il porte en toutes petites lettres, en haut de la première page : Yvonne Destin.

De la pointe de son canif, la petite gratte ces mots; elle assemble les lettres tant bien que mal, c'est maintenant : Clotilde Pautin, qu'on lit.

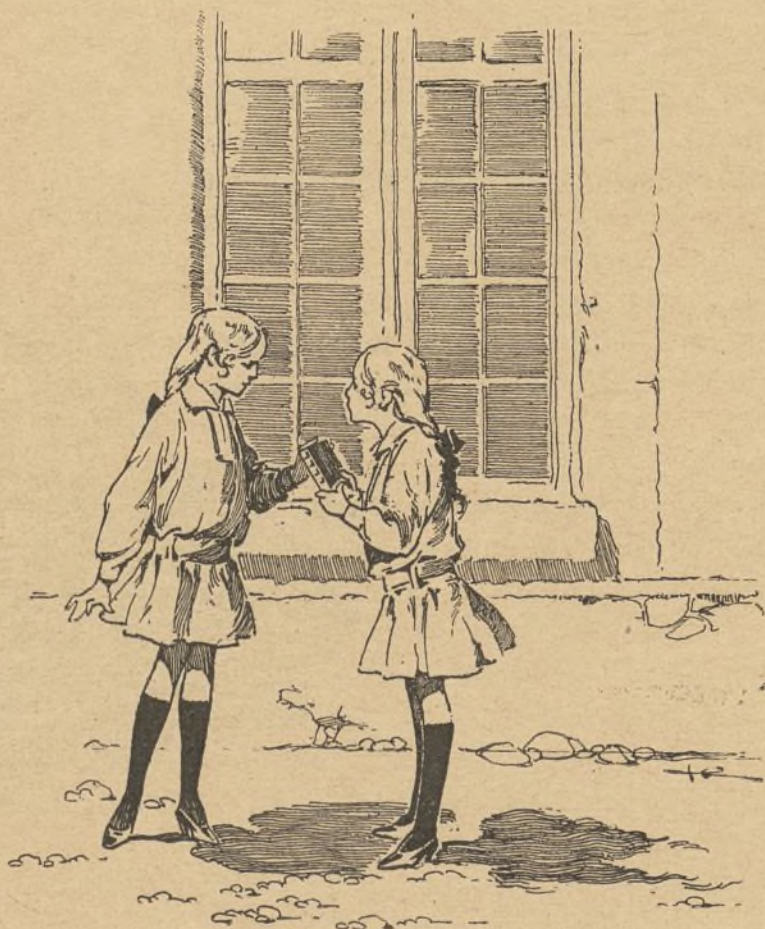
« Il est à moi ! » murmure-t-elle. Et pour juger de l'effet, elle éloigne et rapproche alternativement le livre de ses yeux; dans sa joie du subterfuge trouvé, elle ne s'aperçoit pas que le papier garde la trace de sa supercherie.

A la hâte, elle replace l'objet précieux dans son pupitre, qu'elle referme doucement.

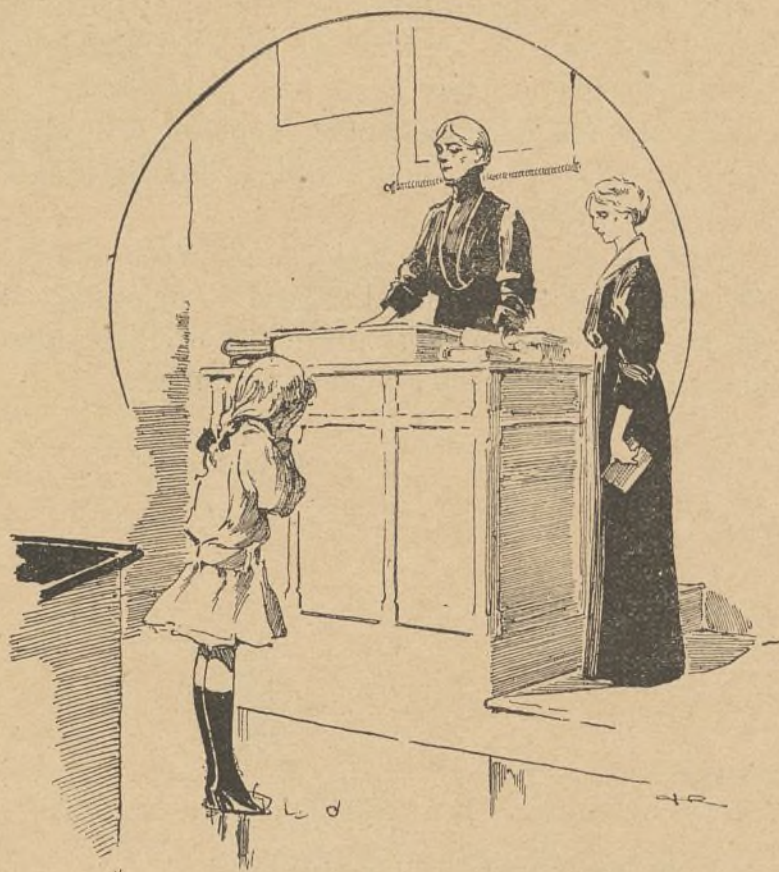
Le lendemain, Yvonne l'aborde :

— N'est-ce pas, qu'il est joli, mon livre ? L'avez-vous lu ? Voulez-vous me le rendre ?

Depuis hier, Clotilde attend ce moment, vivement elle répond :



Prêtez-moi votre livre



— Votre livre? Je n'ai pas de livre à vous! Je ne sais pas ce que vous voulez dire!

Yvonne est suffoquée.

— Mais vous savez bien : l'*Histoire de Poucette*, le beau livre rouge, à tranches d'or, plein de jolies images que m'a donné grand'mère et que je vous ai prêté hier!

— Elle est un peu forte celle-là, Mademoiselle, répond Clotilde. Laissez-moi tranquille : j'ai un livre, il est à moi; si vous en avez perdu un, cherchez-le!

Les deux fillettes sont rouges comme deux crêtes de coq. Autour d'elles, leurs compagnes font cercle : les unes prennent fait et cause pour Yvonne; les autres, pour Clotilde.

— En voilà assez! dit la prêteuse en colère, si dans un quart d'heure, en rentrant en classe, je n'ai pas mon livre, je le dirai à Mademoiselle!

Ceci, la petite voleuse ne l'avait pas prévu...

Ah! si elle était seule avec Yvonne, peut-être reviendrait-elle sur sa vilénie; mais devant tout ce monde, impossible d'avouer.

Affectant un air hautain, elle s'éloigne disant seulement :

— A votre aise.

Les plumes courent maintenant sur le papier, Yvonne est agitée, elle mord son porte-plume, ouvre et ferme son pupitre; jamais Clotilde n'a baissé si attentivement le nez sur ses cahiers.

— Yvonne, dit Mademoiselle, sévère, vous ne travaillez pas.

— C'est que, Mademoiselle..., c'est que..., fait la petite en hésitant.

— Je vais vous marquer un mauvais point!

Alors Yvonne se lève et, très nette :

— C'est que Clotilde ne veut pas me rendre un livre que je lui ai prêté hier!

— Oh! Yvonne, comment pouvez-vous soupçonner votre compagne d'une aussi vilaine action? Vous êtes ici entre enfants bien élevées : aucune de vous ne ferait une chose aussi basse. Voyons, Clotilde, qu'en est-il?

— Je ne sais pas ce que veut dire Yvonne, répond celle-ci. Ce n'est pas ma faute si elle perd ses livres! D'ailleurs, ajoute-t-elle avec une certaine hésitation, je ne suis pas à côté d'elle, c'est Thérèse sa voisine; si quelqu'un est à soupçonner, c'est elle et pas moi!

— Eh bien! Thérèse? fait Mademoiselle.

Thérèse s'est levée rougissante; elle est timide et depuis peu de temps au pensionnat. A pareille accusation, ses yeux s'emplissent de larmes.

— Oh! non, Mademoiselle, ce n'est pas moi, dit-elle se rasseyant en pleurs.

Un murmure s'est élevé dans la classe :

— Ce n'est pas elle, disent les petites voix; elle ne ferait pas de mal à une mouche!... Et si complaisante, disent les autres.

— C'est Clotilde, reprend Yvonne qui se monte de plus en plus, et je la déteste d'accuser Thérèse; d'ailleurs, Mademoiselle, voyez dans son pupitre, mon livre est marqué.

Mademoiselle s'est levée et avant que Clotilde ait pu protester, elle a ouvert le casier de l'enfant et ses doigts fiévreux cherchent la première page.

— Voyez, fait Clotilde triomphante, c'est mon nom!

Mademoiselle se penche :

— Oui, dit-elle, c'est bien votre nom, Clotilde. Seulement, seulement, vous avez gratté le nom d'Yvonne. Voyez la jambe de l'Y apparaît encore, et le v, sous l'l.

Clotilde baisse la tête, serre les dents :

— Il est à moi, je vous dis qu'il est à moi!

Mademoiselle, triste et sérieuse, emporte l'objet du délit :

— Mes enfants, ceci est fort grave; je vais de ce pas avertir M^{me} la Directrice, elle verra quelle sanction donner à pareille faute.

Et elle sort.

La classe tout entière se tait : il semble que chacune entende gronder l'orage tout proche.

Yvonne elle-même paraît effrayée de l'atmosphère lourde qui pèse sur « les ceintures vertes ».

Seule, Thérèse soulagée s'essuye les yeux.

Bientôt, Madame (ainsi nomme-t-on la Directrice), suivie de Mademoiselle, paraît, elle monte gravement dans la chaire.

— Clotilde, dit-elle d'une voix altérée, votre faute est prouvée, elle est sans excuse, et vous l'avez aggravée en accusant une innocente. Je vais être obligée de vous rendre à votre mère!

Renvoyée! Cette fois Clotilde, vaincue, pleure à gros sanglots.

Le bon cœur de la pétulante Yvonne s'émeut, elle s'élance vers la Directrice.

— Oh! pas cela, Madame, je vous en prie. Maman serait trop malheureuse, si cela m'arrivait à moi! Tenez, Clotilde, mon livre, je vous le donne.

Devant les supplications de l'enfant et celles de ses compagnes, la sévérité de Madame s'atténue. Clotilde, pendant trois mois, sera privée de sortie.

Cette peine lui semble légère, à côté de celle dont elle était menacée, et, de tout cœur, elle se jette dans les bras d'Yvonne.

Pendant de longues semaines, elle n'ose aborder ses compagnes; et quand il se perd un objet dans la classe, elle devient rouge jusqu'aux oreilles; mais elle a appris à respecter le bien des autres.

Grand'mère

M. C.

LE SYLPHÉ

Souvent, tout suffoquant de joie,
Je danse sur le fil de soie
Que la Vierge oublie au buisson,
Et pour peu que la brise veuille,
Elle me soulève et me cueille
Et m'emporte dans sa chanson.

Je sème dans l'immense plaine
L'émoi furtif dont elle est pleine
Et qui rend les enfants peureux;
Je surprends parfois, quand je guette,
Un rayon de lune en gogaette
Qui rôde par les chemins creux.

Je fais, quand le rossignol chante,
La solitude plus touchante;
Je fais pleurer les liserons;
Ou bien, pour que la nuit s'effraye,
Je la remplis de cris d'orfraie
Et d'yeux en feu qui luisent ronds.

Je brille, frétille et sautille
Au bord d'un ruisseau qui babille,
Et j'allume les astres d'or;
Je donne à l'âme qui se grise
Des chaudes langueurs de la brise,
Un instinctif besoin d'essor.

Je fais dormir la coccinelle,
Et l'oiseau, la tête sous l'aile,
Dans les près et les bois fleuris;
Toute fleur par moi se parfume,
Je brode la source d'écume,
Je vole, je plane, je ris.

Je fais tinter les grelots grêles
Des menus muguet blancs et frêles;
Je fais ainsi que font font font
Les petites marionnettes,
Gentes personnes fort honnêtes
Qui font trois tours et puis s'en vont.

MONTENAILLES.



A LA FÊTE DE GROSPOTIN

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES :

UN PHOTOGRAPHE, 25 ans.
L'AIDE PHOTOGRAPHE, 20 ans.
UNE NOURRICE, 40 ans.
CHARLOTTE, ALIX, JEAN (enfants accompagnant la nourrice), 4 ans, 3 ans, 2 ans.
LUCAS, jeune campagnard, 12 ans.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LE PHOTOGRAPHE, *très vite*. — Messieurs! Mesdames! Entrez!... la vue ne coûte rien... Vous admirerez le portrait de Sa Majesté la Reine d'Angleterre... Et celui du Roi des Mirmidons... A côté, M^{me} de Pompadour et M. et Mme Fallières... Pour



Messieurs! Mesdames! Entrez!

D'autres enfants circulent sur la scène, habillés en paysans, en paysannes. La scène représente une place de village; dans un angle, la boutique devant laquelle le photographe fait son boniment. (Ce peut être un côté du salon, pendant que les personnages vont de droite et de gauche.)

1 fr. 50, vous aurez six photographies, toutes réussies!... Vous serez tous beaux : sans une ride si vous êtes vieux; avec toutes vos dents, si vous les avez perdues. . La ressemblance est garantie!...

LA NOURRICE, s'arrêtant avec ses trois enfants. — C'est-y possible!

LE PHOTOGRAPHE. — Comme je vous le dis, ma

bonne dame. Entrez..., entrez, Madame, ce n'est que 1 franc... 1 fr. 50, les six!

L'AIDE PHOTOGRAPHE, à la nourrice, — Ah! les beaux enfants... Avec vous, Madame, c'est ça qui ferait un joli groupe!... Allons, Messieurs, Mesdames, un peu de courage!... Qui est-ce qui passe le premier?...

LA NOURRICE, aux enfants. — Allons, mes enfants, on va se payer cela!

LA NOURRICE, avec admiration. — C'est-y possible! Eh bien, donnez-les nos images!

LE PHOTOGRAPHE. — Oh! pas tout de suite, ma bonne dame, il faut que le soleil passe dessus! Venez les chercher demain à midi... Vous ne regretterez pas votre argent, ce n'est pas payé, c'est donné. (Regardant le cliché.) Ce qu'elle est réussie!

LA NOURRICE, partant avec les enfants. — A demain!



Madame votre grand'mère sera très contente.

LE PHOTOGRAPHE. — Là, ma bonne dame, à la caisse d'abord, c'est payable d'avance, comme à Paris.

LA NOURRICE, fièrement. — On est bon pour payer!... On sait bien que vous ne faites pas la photographie pour rien!

L'AIDE PHOTOGRAPHE. — Bien parlé! ma bonne dame. (Il est derrière une petite table; elle verse 1 fr. 50. Le photographe la pose au milieu, les trois enfants autour d'elle, il dispose l'objectif). — Regardez par ici!... Bougez pas!... Là, ça y est!

(Pendant ce temps, les autres acteurs circulent et s'arrêtent pour regarder.)

UNE VIEILLE PAYSANNE. — C'est-y vrai que vous remettez les dents!

LE PHOTOGRAPHE. — Personne ne se doutera que vous n'en avez plus!

LA VIEILLE PAYSANNE. — Oh! j'en ai bien encore une, mais c'est pas la peine d'en parler.

L'AIDE PHOTOGRAPHE. — Passez à la caisse, c'est 1 franc, 1 fr. 50 les six.

(La paysanne s'avance, dénoue un grand mouchoir et sort un franc cinquante en petits sous.)

LE PHOTOGRAPHE la place devant l'appareil. — Là, Madame, asseyez-vous. Fermez la bouche... Ça

y est! Pas plus difficile que cela... A demain, demain midi sonnant.

(*La vieille s'en va. Les groupes circulent pendant que l'aide photographe reprend le boniment.*) — Vous verrez Sa Majesté le roi d'Angleterre et la reine des Myrmidons... C'est 1 franc, 1 fr. 50.

LUCAS, roux, l'air bêta. — Monsieur, c'est rapport à mon certificat d'études. Je voudrais après ça envoyer ma tête à ma grand'mère. C'est-il à faire?

LE PHOTOGRAPHE. — Bien sûr, mon beau Monsieur. Nous appelons cela « une photographie de genre ».

LUCAS. — C'est moult beau ce nom-là. (*Embarassé, tournant sa casquette entre ses doigts.*) C'est que je voudrais bien que vous changiez la couleur de mes cheveux?

LE PHOTOGRAPHE. — C'est très facile.

LUCAS. — Rapport à ce que la mère-grand dit toujours : « T'as les cheveux rouges comme une carotte », et les gamins m'appellent « rouquin ». Ça, voyez-vous, ça me fend le cœur! (*Il prend son mouchoir et pleure dedans.*)

LE PHOTOGRAPHE, conciliant. — Ne vous faites pas de chagrin... Voulez-vous être brun?... noir?... blond?

LUCAS, hésitant. — J'aimerais mieux être brun.

L'AIDE PHOTOGRAPHE, au public. — C'est 1 franc, 1 fr. 50 les six.

LUCAS. — Ah! je vous en donne deux, pour être délivré de cette tignasse rouge!

LE PHOTOGRAPHE lui met un bouquet dans nue main, un chapeau melon dans l'autre, dépose à ses pieds une pile de livres)... Inclinez-vous... Souriez... Là, c'est ce que j'ai fait de mieux! Madame votre grand'mère sera contente.

LUCAS. — Vous ne pouvez pas me donner mes portraits avant midi?... Rapport au facteur.

LE PHOTOGRAPHE. — Eh bien! pour vous ce sera midi moins cinq! A demain!

(*Plusieurs enfants vont et viennent, regardent, puis tous s'éloignent.*)

SCÈNE II

LE PHOTOGRAPHE, son aide. — (*La scène est déserte, le photographe plie bagages, pendant que l'aide roule la toile.*)

LE PHOTOGRAPHE. — Et maintenant..., il s'agit de décamper.

L'AIDE PHOTOGRAPHE. — ... Et prestement.

LE PHOTOGRAPHE, riant. — ... Et d'emporter les têtes, les dents, les cheveux, de ces braves gens.

L'AIDE PHOTOGRAPHE. — Ah! pour une tête, ils en feront une demain!

LE PHOTOGRAPHE. — En suivant ce sentier, nous arrivons à la gare et... « Bonsoir la compagnie! » J'ai

laissé ma valise à l'auberge... Ils se paieront... Elle est vieille..., et vide!... (*Ils se sauvent tous deux, l'appareil de photographie sur le dos.*)

(*Rideau.*)

ACTE II

LE LENDEMAIN

(*La même place, sans boutiques.*)

LUCAS, tout guilleret. — Ah! ce que la grand'mère sera contente demain!... Son Lucas...; mais un Lucas brun!... brun!... comme le petit veau qu'est né hier, et qu'est si joli! (*Il saute deux ou trois fois en l'air en riant.*) Tiens? Où est la boutique? Ah! il n'y en a pas besoin aujourd'hui, puisqu'on ne voit pas le portrait du Roi des Mirmi... Comment qu'ils disaient déjà?... Ils vont sans doute venir : c'est long à manger ces artistes-là!

(*12 coups sonnent à l'horloge.*)

LA NOURRICE, courant. — J'ai laissé le petit dernier pour venir prendre la chotographie!... Des braves gens ces chotographes : ils m'appelaient « ma bonne dame »... Et si doux!... si polis!

(*Arrivent successivement plusieurs personnages qui sont venus la veille.*)

LA VIEILLE PAYSANNE. — On se sent tout ragailardi à l'idée d'avoir une mâchoire comme tout le



[Nous attendons le photographe.]

monde! Quoi? c'est donc bien long leur affaire, qu'ils ne sont pas là?...

SCÈNE II

LES MÊMES. LE GARDE CHAMPÊTRE.

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Circulez! circulez...

LA NOURRICE, LA VIEILLE PAYSANNE, LUCAS, ensemble. — Nous attendons le photographe.

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Il n'y en a plus.

LES TROIS, se regardant. — Comment? Qu'est-ce qu'il dit?

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Je vous dis qu'il n'y a plus de photographe; il a pris le train hier.

LES TROIS. — Et notre argent?... notre argent?

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Est parti avec lui.

LA NOURRICE. — Les voleurs! Les assassins!

LA VIEILLE PAYSANNE. — Les arracheurs de dents!

LUCAS, hurlant. — Hi! hi! mes cheveux bruns! (au garde champêtre). — Alors, pourquoi que vous êtes là, vous, si ce n'est pas pour arrêter les malfaiteurs, les brigands?

LE GARDE CHAMPÊTRE, se redressant. — Ah ça, vous, garnement, n'insultez pas l'autorité!

LA NOURRICE. — Ah! les bandits! Et le petit dernier qui crie pendant que je suis ici!

LA PAYSANNE, au garde champêtre. — C'est-il vous qui nous rendrez nos sous?

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Ça je n'en sais rien : peut-être bien que oui..., peut-être bien que non! (Majestueux). Je vais verbaliser... faudra faire une plainte... Et puis, l'affaire suivra son cours : vous irez en justice de paix!

LA NOURRICE. — Alors ce n'est pas assez d'avoir perdu mon argent..., je serai encore traînée en justice? Ah! quant à ça jamais! Et le petit dernier qui crie là-bas!

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Fallait pas avoir confiance : ces Parisiens, ça ne vaut pas cher! On vous l'a dit à l'école :

A beau mentir, qui vient de loin!

(Rideau.)

BRUYÈRE.

ANECDOTE

Ce qu'un enfant doit à sa mère.

Cette anecdote est tirée d'un journal espagnol et pourra être lue avec intérêt, même avec profit, par plus d'un petit Français et d'une petite Française.

Un garçonnet de dix ans environ, nommé Mano R., ayant un jour entendu une conversation de ses parents roulant sur différents comptes et factures de fournisseurs, eut l'idée de présenter à sa mère, également, une note à payer, celle des services qu'il lui avait rendus depuis quelques mois.

Voici l'étrange facture libellée par Mano et déposée sur la table à ouvrage de sa mère, le même jour :

Maman doit à son fils Mano :

Pour être allé à la cave chercher du charbon	
six fois.	2 »
Pour être allé chercher du bois quatre fois. .	4 50
Pour avoir fait trois longues commissions. .	1 »
Pour avoir été sage toute la semaine. . .	1 »
Pour avoir eu la croix d'honneur en classe. .	1 »
Total.	6 50

La mère lut la facture, qu'elle déposa payée, le soir dans la petite chambre de Mano, accompagnée d'une facture à elle, qui disait ceci :

Mano doit à sa maman :

Pour dix années heureuses passées près d'elle. .	Rien
Pour dix années de nourriture.	Rien
Pour cinq années de classe.	Rien
Pour soins assidus pendant deux maladies. .	Rien
Pour avoir été, pendant dix ans, une excellente maman.	Rien
Total.	Rien

Quand Mano eut pris connaissance de cette dernière facture, il devint rouge et confus, retira de sa poche l'argent empoché, le reporta à sa mère, les larmes aux yeux, et s'écria en l'embrassant bien fort :

— Oh! Maman! pardon de cette sottise! Une maman ne doit rien à son enfant! Je le comprends maintenant. Jamais je ne pourrai te payer tout ce que je te dois. Je pourrai m'acquitter, en partie, en étant bien raisonnable et en faisant, pour rien, toutes les commissions que tu voudras!



LA DINETTE



— Approchez, petites poupées, je vais vous apprendre la manière de faire des meringues. Les aimez-vous, au moins?

— Oh! oui, Pastille.

— Alors, regardez-moi bien, car je vais joindre le geste à la parole.

— Vous allez les confectionner devant nous?

— Oui, et ensuite vous les mangerez devant moi.

— Quelle bonne idée, Pastille, nous sommes tout yeux et tout oreilles.

— Je commence. Je prends huit blancs d'œufs que je fouette en neige très ferme. J'y ajoute 250 grammes de sucre en poudre passé au tamis. Vous voyez cette feuille de fort papier collé? Avec une cuillère je vais prendre un peu de mes blancs d'œufs sucrés et je vais le verser dessus. Je vais répéter l'opération de manière à avoir, sur le papier, vingt-quatre petits tas de forme ovale suffisamment espacés les uns des autres pour qu'ils ne se touchent pas. Voilà qui est fait.

— Oh! comme vous êtes habile, Pastille.

— Dame! C'est mon métier. A présent, je saupoudre les meringues de sucre fin et je les mets dans le four dont la chaleur est bien douce. Je surveille la cuisson et à mesure que les meringues seront cuites, je les décollerai du papier et les laisserai à l'entrée du four pour qu'elles ne s'affaissent point. Maintenant, savez-vous ce que je vais faire?

— Non, Pastille.

— Je vais prendre deux croûtes de meringues, comme cela, recouvrir l'une de confitures, comme cela, et mettre la seconde par-dessus, comme cela! Avez-vous bien compris? Oui? Alors faites-en autant. Vous aurez la permission de croquer tout de suite celles qui ne seront pas tout à fait réussies.

— Qu'allez-vous faire de tous ces blancs d'œufs, petites poupées?

— Les jeter, Pastille!

— Les jeter? petites gâcheuses! Vous ne savez donc pas toutes les

bonnes choses qu'on peut confectionner avec des blancs d'œufs?

— Mais non...

— Vous n'avez jamais vu de Mont-Blanc?

— Mais non...

— Eh bien, nous allons en faire un.

Battons les blancs en neige bien ferme en y incorporant du sucre en poudre et des raisins de Corinthe. Mettons-les maintenant un petit moment dans le four pour les faire prendre.

Versons dans un compotier quatre cuillerées de kirsch ou de marasquin et dressons par-dessus les œufs en forme de montagne. Voici votre Mont-Blanc préparé.

— Oh! qu'il est joli!

— Il le sera encore bien davantage tout à l'heure.

— Pourquoi?

— Parce que nous emflammerons la liqueur quand nous le servirons sur la table. C'est une riche idée, cela, hein?

— Oh! oui Pastille, vous n'en avez jamais d'autres.

Voulez-vous une recette facile et rapide à exécuter, mes petites poupées? Ecoutez bien votre amie Pastille.

Prenez deux œufs et pesez-les, puis cassez-les et ajoutez-y même poids de sucre en poudre, et même poids de farine. Ajoutez comme parfum du zeste de citron râpé, de la vanille en poudre ou une cuillerée d'eau de fleurs d'oranger, suivant votre goût.

Mélangez bien tous ces ingrédients, pétrissez légèrement la pâte et étendez-la au rouleau. Placez-la ensuite sur un plateau beurré et enfournez pendant quelques minutes dans un four très chaud.

Je vous conseillerai, avant de vous faire ma plus belle révérence, de bien veiller sur la cuisson, car rien n'est mauvais comme une gâlette brûlée. Tournez la pâtisserie dans le four, afin qu'elle se dore bien également, et choisissez bien le moment de la retirer.

Les petites poupées gourmandes

de ma connaissance pourront manger la pâte avec des confitures; les autres se contenteront de cette gâlette paysanne toute simple qui est tout bonnement exquise.

Vous ne savez que faire pour votre goûter, mes petites poupées? Heureusement que Pastille n'est pas loin, dites?

Nous allons préparer ensemble une « pomme à la comtesse ». Une seule pomme c'est bien suffisant, n'est-ce pas, pour des poupées? Prenez une belle pomme de reinette, pelez-la et creusez-la assez profondément. Pilez finement 8 grammes d'amandes émondées avec un jus de citron; ajoutez-y 10 grammes de sucre en poudre, le quart d'un œuf et une demi-cuillerée de crème.

Emplissez la pomme avec ce mélange, mettez-la dans un petit plat beurré avec une cuillerée à bouche d'eau, poudrez avec du sucre et laissez cuire au four pendant une vingtaine de minutes. Et vous me direz des nouvelles des « pommes à la comtesse », gentilles poupées!

Je connais beaucoup de petites poupées qui seront bien contentes d'avoir la recette d'un entremets délicieux appelé omelette au sucre. Battez d'abord séparément le blanc d'un œuf, ajoutez au jaune un peu de sucre râpé et un peu de zeste de citron. Mêlez le blanc et le jaune et battez bien le tout ensemble en y joignant un peu de crème et une très petite quantité de sel.

Mettez alors votre omelette dans la poêle, faites-la frire, sucrez-la encore, repliez-la en chausson, saupoudrez-la dessus et servez chaud.

Si vous aimez le rhum, petites poupées, vous pourrez rendre votre omelette plus succulente encore en l'arrosant, une fois dans le plat, avec une cuillerée à café de cette liqueur que vous enflammerez sur la table.

Mais c'est une recette de grandes filles que vous donne là votre amie.

PASTILLE.

PETITE CORRESPONDANCE

Paquita. — Votre maman a eu tout à fait raison de donner vos robes et vos manteaux à ce pauvre bébé réfugié qui avait si froid et dont la maman était trop pauvre pour acheter des vêtements. Il faut que vous soyez une poupée bien égoïste pour lui reprocher sa bonne action. Mais, puisque Thérèse est si bonne, elle vous confectionnera très certainement un autre trousseau, à moins que votre grand'mère, pour la récompenser de sa charité, ne lui fasse cadeau d'autres vêtements pour vous. Ne dites rien à Mireille, c'est inutile.

Ane gris. — Oui, pour la première réponse. Non, pour la seconde, et non pour la troisième.

Furette. — Pourquoi les Anglais et les Français sont si bien ensemble? C'est parce qu'ils se tiennent par la manche. Je n'ai pas trouvé le mot de la seconde énigme. Regrets.

Toujours grondée. — Ne vous révoltez pas contre votre destinée, petite poupée. Il y en a de plus malheureuses que vous encore. Suzanne est vive, mais elle a bon cœur et je suis sûre que vous lui devez aussi de bons moments auxquels vous ne pensiez pas en m'écrivant. Est-ce vrai?

X. X. 22. — Pas de nouvelles de Roussette depuis des temps infinis. Elle doit être en voyage, à moins qu'elle ne se trouve bloquée au fond de quelque armoire. C'est assez le chic de sa maman. Il faudrait peut-être lui venir en aide et savoir exactement ce qui en est. Mais que tenter? Ecrire à Pâquerette? Je suis disposée à le faire si tu trouves que c'est une bonne idée. Réponds au journal, je suis trop surveillée ici pour recevoir directement ma correspondance. Bons baisers. — Line.

Rigoletto. — Impossible d'accepter ton invitation, maman vient d'être refusée à son examen et est d'une humeur massacrant. De plus, pour la punir, grand'mère m'a remise au haut de son armoire à glace. C'est gai! J'attends philosophiquement des jours meilleurs. T'écirai quand je serai rendue à la circulation. Tendresses. — Loulou.

On ne saurait trop mettre en garde les poupées contre les mauvaises farces de Polichinelle qui vient encore de se livrer, aux dépens de Muguet et de Tatiana, à une plaisanterie du plus mauvais goût que nos lectrices nous sauront gré de ne pas rapporter ici. Nous leur conseillons seulement d'éviter la fréquentation de ce personnage de mauvaise réputation si elles tiennent à leur tranquillité.

M^{lle} Rési informe ses amies qu'elle exposera, le 24 décembre, dans le salon de son hôtel, un grand sapin chargé de joujoux et de friandises qui seront distribués à la fin de la soirée par la voix du sort aux pou-



pées des petites Belges qui se trouvent à Paris. Un service de voitures à chèvres sera mis à la disposition des poupées qui demeurent loin et craindraient de rentrer seules à une heure aussi avancée de la nuit.

Un terrible accident d'automobile est arrivé hier sur la route de la Livonne. Une auto de soixante souris s'est rencontrée, à hauteur du passage à niveau, avec une charrette traînée par un âne en carton. La pauvre bête a été absolument réduite en miettes; le chauffeur, au lieu de s'arrêter, a continué à toute allure, mais des paysans, qui se trouvaient sur le lieu de l'accident, ont eu heureusement la présence d'esprit de prendre le numéro du véhicule. C'est 521-G 2. Les poupées qui connaîtraient le propriétaire de l'auto sont instamment priées de dire qui il est et où il habite. Leur nom ne sera pas livré au public.

Le baptême de Monique a eu lieu la semaine dernière. A la sortie de l'église, une pluie de dragées et de pièces blanches réjouit les enfants du pays, venus pour assister à ce spectacle. Les cris de: « Vive le parrain et la marraine » retentirent joyeusement.

On annonce pour le mois prochain le retour des Indes de Bellotte. Cette poupée rentre, paraît-il, avec une admirable collection d'objets d'arts qu'elle exposera dans la salle du journal afin que toutes les poupées puissent en profiter. Il ne sera perçu que la somme modique de un centime par personne comme droits d'entrée.



Une poupée négresse, née à Paris, désirerait voir le pays de ses ancêtres et partirait volontiers comme bonne d'enfant avec une famille allant en Afrique. Elle ferait l'abandon des gages pourvu qu'elle soit traitée avec égards. Ecrire à M^{lle} Bamboula, rue de l'Arbre-Vert, n° 7.

Une poupée parlant le français, l'anglais, l'allemand, le russe et l'italien accepterait une place d'interprète dans un grand hôtel cosmopolite pour la saison des vacances, aux appointements de cinquante centimes par mois. Très pressé. Télégraphier ou téléphoner au journal.

Missy. — Je pense que ma perruque sera recollée dimanche, je pourrai alors sortir. Attends-moi de cinq à sept. Ne t'affole pas si je te manque de parole, car c'est oncle Guy qui doit faire l'opération et il est si peu pressé, en général, qu'il pourrait bien encore la remettre à demain. Mille baisers. Flossette.